

## Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /  
Couverture de couleur
- Covers damaged /  
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /  
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /  
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /  
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /  
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /  
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /  
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /  
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion  
along interior margin / La reliure serrée peut  
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la  
marge intérieure.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /  
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/  
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /  
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /  
Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may  
appear within the text. Whenever possible, these  
have been omitted from scanning / Il se peut que  
certaines pages blanches ajoutées lors d'une  
restauration apparaissent dans le texte, mais,  
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas  
été numérisées.

Additional comments /  
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

# L'OPINION PUBLIQUE

Journal Hebdomadaire Illustré

Abonnement, \$3.50 par an. Payé d'avance, \$3.00 — Etats-Unis, \$3.50  
On ne se désabonne qu'au bureau du journal, et il faut donner au moins quinze jours d'avis.

Vol. XIII.

No. 48.

Prix du numéro : 7 centimes.—Annonces, la ligne : 10 centimes  
Toute communication doit être affranchie.  
Les remises d'argent doivent se faire par lettres enregistrées ou par un bon sur la poste.

JEUDI, 30 NOVEMBRE 1882

## AVIS PARTICULIER

AUX ABONNÉS RETARDATAIRES

Plusieurs fois déjà nous nous sommes adressé à nos abonnés retardataires pour les prier de nous payer ce qu'ils doivent. Quelques-uns seulement ont répondu à notre appel. Nous regrettons infiniment de renouveler notre demande.

La bonne volonté de nos abonnés ne suffit pas pour payer tous les frais que nécessite une publication comme *L'Opinion Publique*. Tous les jours il faut déboursier de l'argent, et si les abonnés ne payent pas, il est impossible de faire fonctionner la machine. Il faut que nos abonnés règlent leurs comptes. Nous insistons fortement sur ce point. Nous espérons cette fois être bien compris. Cet avis s'adresse particulièrement aux retardataires.

L'administration, rencontrant de très grandes difficultés pour collecter en dehors de Montréal, a décidé que, si au 15 DÉCEMBRE prochain, les abonnés de la campagne n'ont pas payé ce qu'ils doivent, elle se prévaudra de son droit pour exiger \$3.50 au lieu de \$3.00 par an quand l'abonnement est payé d'avance.

Nous espérons que nos débiteurs feront leur possible et qu'ils éviteront les désagréments qui résulteraient certainement de leur négligence, s'ils ne s'acquittaient pas envers nous.

L'ADMINISTRATION.

## SOMMAIRE

TEXTE : Les Américains jugés par un Anglais, par A. D. DeCelles.—La machine à écrire, par Benjamin Sulte.—Littérature.—David Tétu et les raiders de Saint-Alban, (suite).—L'ennemi du mari, par Josephite.—Poésie.—Nécrologie.—Choses et autres.—Les Giboulées de la Vie (suite et fin), par Mme C. de Chandeneux.—Nos gravures : Sydney ; Une grue monstre ; La mort du premier-né ; Les aérostats de l'armée.—De tout un peu.—Nouvelles diverses.—Un magnétiseur de chiens.—Les Echecs.—Variétés.

GRAVURES : Vue générale de Sydney (Australie).—Grue devant servir au transbordement des chars.—La mort du Premier-né.—France : Les aérostats militaires. Expériences téléphoniques à Meudon, près Paris.

## LES AMÉRICAINS

JUGÉS PAR UN ANGLAIS

M. Herbert Spencer est un philosophe anglais de cette nouvelle école qui se distingue plus peut-être encore par l'audace de ses théories que par les talents de ses fondateurs. Il jouit d'une énorme réputation tant en Angleterre qu'aux Etats-Unis et même en France. Cela ne veut pas dire que sa force soit égale à sa réputation. Rappelons-nous que nous vivons dans un siècle qui aime par-dessous les grotesques et les violents. Tout ce qui est hors nature attire l'attention ; un rameur, qui bat l'eau à raison de trente-cinq coups de rame à la minute, un chanteur qui lance une note à désespérer ses rivaux, une femme à barbe, une actrice à la mode, ont beaucoup plus de chances d'être remarqués de la foule que l'homme qui aurait sauvé son pays ou rendu de grands services à l'humanité. Etant donné ce goût du jour, est-il étonnant que M. Herbert Spencer, partisan de la théorie de l'évolution, qui fait descendre l'homme d'un singe, est-il étonnant qu'il se soit acquis une réputation fort considérable ? Sans doute, c'est un des forts en sciences naturelles de l'époque, mais ce n'est pas sa science qui l'a rendu célèbre.

M. Spencer fait en ce moment son tour d'Amérique et nous n'avons guère besoin d'ajouter qu'il est partout

assiégé par une armée de reporters avides de recueillir ses moindres paroles. Le philosophe anglais le prend à son aise et ne se gêne nullement de dire d'assez dures vérités à ses admirateurs. Quelquefois aussi, il fait des découvertes qui ne doivent guère étonner les Américains. Ainsi l'autre jour, il a révélé aux Américains, qui devaient s'en douter, qu'ils étaient trop acharnés à la chasse aux dollars ; qu'ils menaient la vie à outrance et qu'ils se surmenaient d'une façon absurde. Un Américain perd ses cheveux, ou les voit blanchir dix ans plus tôt qu'un Anglais. Il vit aussi moins longtemps que son cousin d'outre-mer. Il ne sait pas se ménager et ignore le grand art de se reposer lorsqu'il a ville gagnée. Tout cela est vrai, archi-vrai ; mais croire que les Américains sont assez *gobeurs*, qu'on nous passe le mot, pour regarder ces confidences de M. Spencer comme des découvertes, c'est se faire étrangement illusion. Il est vrai qu'on pourrait le penser, tellement la presse des Etats-Unis donne de publicité à ces banalités.

Cela n'est pas plus nouveau que la comparaison de M. Spencer entre la manière de vivre des aborigènes de notre continent et celle des Américains de nos jours. Ceux-là, dit-il, étaient des modèles d'insouciance et de fainéantise. Ils ne travaillaient que pressés par l'aiguillon de la faim. Ceux-ci sont encore l'activité même lorsqu'ils ont du pain sur la planche pour le reste de leurs jours. Les Indiens adoraient la paresse ; les Américains ne connaissent pas le repos. Tout ce parallèle est très ingénieux, mais il n'est pas neuf et ce n'était pas la peine de traverser la mer pour le rééditer à l'usage des Américains auxquels il est aussi familier qu'à M. Spencer.

Le philosophe a eu le courage de dire aux Américains sa façon de penser sur leurs institutions : " Vous avez conservé les formes de la liberté, a-t-il dit à un reporter du *Sun*, mais vous en avez perdu la réalité dans une large mesure. *You retain the forms of freedom, but there has been a considerable loss of the substance.*" Les Américains ont assez bien pris cette désagréable appréciation. Des journaux connus par leur radicalisme vont jusqu'à féliciter M. Spencer de leur avoir si peu ménagé la vérité. Le fait est que les Américains les mieux posés des Etats-Unis déplorent depuis longtemps l'état de choses qui existe chez eux. La politique est entièrement entre les mains de cliques qui conduisent tout à leur guise.

Que devient par exemple la liberté de choisir les représentants du peuple, avec ce système de nominations de candidats choisis à l'avance par un petit cénacle de politiciens ? La liberté électorale est absolument nulle. Il faut voter pour l'un des deux candidats désignés par les politiciens ou s'abstenir. Dès qu'un Américain est enrégimenté dans l'un ou l'autre parti, il est tenu d'obéir aveuglément aux tireurs de ficelles démocrates ou républicains. Un journal américain disait, il y a quelque temps, que les Etats-Unis n'étaient pas gouvernés par sept rois, mais par sept capitalistes, jouissant, grâce à des fortunes de vingt-cinq à cinquante millions de piastres, d'une influence prépondérante. C'est le règne des mauvais riches.

Ce règne des monopoleurs ou des *Boss*, comme on dit chez nos voisins, est parfaitement reconnu et souvent accepté. Il a été un peu ébranlé aux dernières élections qui ont si mal tourné pour le parti républicain, mais on pense que ce n'est qu'une réaction temporaire et que les *Boss* retrouveront bientôt toute leur influence. Dans tous les cas, il est une chose certaine, c'est que si le parti vainqueur à la dernière bataille réussit à saisir le pouvoir aux prochaines élections présidentielles, il trouvera dans son sein les éléments nécessaires pour remplacer la tyrannie que l'on croit menacée en ce moment.

Ce que M. Spencer a vu aux Etats-Unis l'a désenchanté, lui, le républicain, lui, le radical à la foi illimitée dans l'avènement des institutions démocratiques. Ce désenchantement nous surprend chez un homme qui fait profession de creuser le fond des choses et de voir plus loin que ses contemporains dans l'histoire de l'humanité. Hélas ! s'il avait le regard aussi pénétrant qu'il le croit, il aurait vu qu'en matière de gouvernement les changements sont bien plutôt dans la forme que dans le fond. La nature humaine est la

même partout, et cette nature a soif de servilité. Partout elle cherche un maître, et elle le trouve soit sous la forme d'un roi ou d'une assemblée. La Chambre française n'est-elle pas aussi absolue, aussi arbitraire que l'était le gouvernement de Napoléon III ? Ne l'est-elle même pas davantage ? Le tout se réduit à une question de goût. Le despotisme d'un seul où la tyrannie du nombre. Souvent ce n'est pas cette dernière qui se montre le plus acceptable. Comme disait un homme d'esprit : " despote pour despote, en mon âme et conscience, j'aimerais encore mieux ces bons vieux rois qui représentaient aux yeux du pays des siècles d'honneur, de grandeur et de patriotisme, que ces farceurs qui se moquent autant du peuple que du pays, et flattent l'un pour accaparer l'autre." Cette boutade, qu'il ne faut pas prendre d'une façon absolue, car il y a encore sous le ciel des Parlements qui reflètent l'opinion du peuple, a beaucoup de vrai. Les gouvernements veulent imposer leurs idées d'une façon absolue ; ils prennent des routes différentes pour arriver au même but ; il n'y a le plus souvent qu'un changement de mise en scène.

A. D. DeCELLES.

## LA MACHINE À ÉCRIRE

Les écrivains de l'antiquité traçaient les caractères, les lettres, sur des tablettes formes, enduites de cire ou de quelque composition analogue à cette substance. Ils se servaient pour cela d'un instrument pointu nommé le plus souvent stylet—de là est venu le mot style appliqué de nos jours au langage même des auteurs. Plus tard, lorsque le parchemin fut inventé, on eut recours à la plume d'oie ou d'aigle, taillée en bec et trempée dans un liquide convenable.

Le papier se substitua au parchemin. La plume conserva sa vogue. Les encres restèrent à peu près les mêmes ; celles des époques les plus reculées, que nous connaissons, étaient admirables de pureté ; elles ont résisté à l'âge comme aux attaques de la température.

Depuis un demi-siècle, les plumes métalliques remplacent les douilles d'oie. En même temps, les encres se sont appauvries ; elles corrodent vite les plumes de fer—mais, au prix qu'on nous vend celles-ci, il est si facile de les changer !

C'est des derniers quarante ans que datent aussi les encres sympathiques, communicatives ou transmissibles à l'aide desquelles on retient l'image des lettres—car, nous ne faisons plus de " copies " mais bien des *fac-simile* parfaits et très visibles de nos dépêches, ce qui épargne du travail et supprime toute chance d'erreur dans le texte conservé au bureau de départ.

Depuis vingt ans, les gens préposés aux écritures dans les établissements un peu considérables, cherchent une voie nouvelle. J'ai entendu parler de la machine à écrire, en 1860, et je m'en suis moqué, comme font toujours les imbéciles en présence d'un problème nouveau. L'heure est venue de faire amende honorable. La machine à écrire existe et fonctionne fort bien. Pauvres encroûtés que nous sommes ! Qui de nous n'a souri d'un air capable en entendant parler du télégraphe électrique, du fusil se chargeant par la culasse, de la photographie, des allumettes chimiques, des chemins de fer, du téléphone, du ruolz, de l'éclairage au gaz ou à l'électricité et de la machine à coudre—toutes choses créées de notre temps ! Si la poste à un sou n'était en opération, nous ne voudrions pas y croire. Nous progressons en rechignant.

La machine à écrire est là, devant nos yeux. Impossible de la nier davantage. Les vieux bureaucrates la regardent en dessus ; ils la redoutent, sans savoir pourquoi. La routine, voyez-vous ! Je me rappelle que, à l'apparition des encres communicatives, les vieux employés (pas ceux d'aujourd'hui, mais d'autres pareils) combattaient fort cette nouveauté. A les entendre, rien ne valait l'ancien système, qui faisait perdre la moitié de la journée et qui n'était jamais sûr. L'un d'eux me disait que ces étonnants *fac-simile* s'effaceraient bientôt au contact de l'air, vu qu'ils proviennent de matières chimiques—comme si toutes les encres n'étaient pas des produits de la même espèce !

Mais, dit-on, est-ce que la plume ne rend pas les services que l'on réclame d'elle? Oui. Son maniement toutefois fatigue l'écrivain, et la main finit par se livrer à des écarts peu gracieux, sans compter que tant de gens, même les plus huppés, ont une calligraphie abominable!

—Si l'on mettait devant vous un petit piano dont le clavier ne demande qu'à être touché pour reproduire sur le papier les mots qui vous passent par la tête...

—Ah! voilà... ce serait superbe, merveilleux, com-mode, élégant—c'est incroyable.

—Allez donc! c'est d'autant plus croyable que je mets, dès ce moment, une machine de ce genre à votre disposition.

A bas les plumes, les bouteilles d'encre, les barbouillages des grands hommes! Nous avons changé tout cela.

L'appareil se compose d'un cercle de fer couché horizontalement, et au rebord intérieur auquel sont suspendus des marteaux portant à leur extrémité une lettre de métal en guise de masse. Ces marteaux sont reliés au clavier de la même manière que ceux d'un piano. Au-dessus du cercle, passe horizontalement un ruban encre, qui se déroule de lui-même, un ruban sans fin. Par-dessus le tout est le chariot qui traîne ce papier. Frappez la touche M du clavier, le marteau M se redresse, de bas en haut, frappe le dessous du ruban et imprime la lettre sur le papier. Aussitôt, le chariot fait un pas de côté, et le papier présente l'espace libre à une autre lettre. Comme tous les marteaux ou lettres de métal frappent au même endroit il suffit que le papier se déplace de la sorte à chaque lettre touchée. C'est de la mécanique enfantine. Au bout de la ligne, un timbre vous avertit de ramener le chariot au point de départ.

Des combinaisons ingénieuses, qu'il est difficile de décrire, permettent de former cent cinquante lettres, chiffres ou signes différents avec un clavier de cinquante "touches." C'est plus qu'il n'en faut.

Et la rapidité d'exécution? Elle est surprenante. J'ai vu des experts écrire cent mots à la minute. Cela se conçoit, d'ailleurs. Les pianistes font bien d'autres tours de force! La machine à écrire est un piano. Si vous tracez la lettre M au moyen d'une plume, vous faites trois ou quatre mouvements des doigts. Le clavier n'en demande qu'un seul. Ainsi des autres. Les chiffres s'écrivent à la plume avec une lenteur désespérante, et, très souvent, ils sont inintelligibles, mais à la mécanique, ils s'alignent, rapides comme l'éclair et nettement dessinés.

L'encre du ruban est communicative; on peut donc garder l'image de ce qu'on écrit. Le ruban se renouvelle de six mois en six mois lorsqu'on en fait un usage continu.

Sans être habile, j'écris maintenant mes articles pour la presse aussi vite qu'avec la plume, et c'est beaucoup plus lisible—demandez aux imprimeurs. Il y a du plaisir à se mettre au piano et à en faire sortir une fantaisie sur les Chinois ou un commentaire sur la vie de Frontenac, au lieu du duo de *Sémiramis*.

BENJAMIN SULTE.

## LITTÉRATURE

*Pot-Bouille*, d'Emile Zola, a été mis en drame pour le théâtre, mais la pièce a été refusée par Victor Roning, directeur du Gymnase. Le Zolaïsme perd du terrain.

Un drame en cinq actes, intitulé *Alexandros*, et qui a pour auteur le prince George de Prusse, vient d'être joué à Düsseldorf, avec un beau succès. On doit le mettre sur la scène, à Berlin, durant l'hiver.

Le Dr O. Wendell Holmes a l'intention de renoncer à la Chaire d'anatomie qu'il occupe à l'université de Harvard, afin de se livrer entièrement aux travaux littéraires; tous les dilattanti s'en réjouiront.

M. Musurus, ancien ambassadeur de Turquie à Londres, vient de publier, en grec moderne, une traduction de *L'Enfer* de Dante; seulement, il n'a pas voulu mettre Mahomet au rang des fauteurs de dissensions et de désordres. Il l'a remplacé par Arius. C'est une liberté de traducteur un peu exagérée.

A un malade imaginaire :

—Votre voyage aux eaux vous a-t-il fait du bien?

—Très peu. Je suis cependant un peu mieux, mais chaque voyage améliore si peu ma santé, que je serai obligé de mourir de vieillesse avant d'être complètement guéri.

Il y a beaucoup de malades qui voudraient pouvoir en dire autant.

## DAVID TÉTU

ET

LES RAIDERS DE SAINT-ALBAN

### ÉPISODE DE LA GUERRE AMÉRICAINE

1864—1865

(Suite)

Les prétendus ennemis furent bientôt assez proches pour que Tétu pût reconnaître un brave et inoffensif marchand de Québec, M. Jacques Belleau, qui, en compagnie d'un ami, se rendait par affaires au lac Saint-Jean, avec quelques intentions de chasse, et qui avait toute autre chose en vue que de s'emparer des *raiders*.

Dès que la connaissance eut été faite, cette fausse alerte amusa beaucoup M. Belleau aussi bien que les jeunes confédérés.

Le brave marchand, enchanté d'avoir eu l'occasion d'être présenté aux sudistes, leur souhaila un heureux voyage; et, comme son cheval était d'une grande rapidité, il prit les devants, tout en leur promettant de ne pas souffler mot de la crainte qu'il leur avait inspirée bien involontairement et des balles dont il avait été menacé.

Avant la fin du jour, les deux voitures étaient engagées dans les Caps, montant, descendant d'éternelles côtes, suivant un chemin à peine tracé dans la forêt, où l'on ne rencontrait pas une seule habitation.

Toutefois, les difficultés et la monotonie d'une pareille route étaient compensées par les garanties de sécurité qu'elle leur offrait. Comment, en effet, aurait-on pu imaginer qu'à une pareille saison nos *raiders* eussent choisi cette ligne de retraite?

Plus ils avançaient, plus ils comprenaient que le plan de leur guide avait été admirablement conçu. Qu'on ajoute à cela la gaieté de caractère de David Tétu, les ressources intarissables de son esprit, les mille et une anecdotes dont il égayait le voyage, et on comprendra quel soulagement devait éprouver nos fugitifs. Les anxiétés dont ils avaient été obsédés s'évanouissaient à mesure qu'on s'enfonçait dans les déserts de ces montagnes.

La première nuit se passa chez un nommé Bédard, dont la maison est le repos des voyageurs, au milieu des Caps.

Le lendemain, qui était un samedi, les voitures arrivaient sans accident à la Baie Saint-Paul, où on passa la nuit.

Le dimanche, de grand matin, les fugitifs se remirent en route pour ne pas rencontrer les paroissiens se rendant à la messe. Entre la Baie Saint-Paul et les Eboulements, ils firent une station chez un habitant pour éviter d'être aperçus par les voitures qui revenaient de l'église.

Dans l'après-midi, après avoir traversé le ruisseau Jureux, qui descend entre les montagnes de la Baie Saint-Paul et les Eboulements, ils abandonnèrent le chemin royal et prirent une route des concessions, dans la crainte de faire de fâcheuses rencontres, auxquelles les loisirs du dimanche et les allées et venues du jour les exposaient davantage.

En passant à travers le village des Eboulements, les fugitifs coururent un danger qui aurait pu leur être fatal, mais dont heureusement ils n'eurent aucun soupçon. Le seigneur du lieu, l'hon. Marc-Pascal de Sales Laterrière, vieillard d'une haute intelligence, au fait de tous les incidents politiques, esprit fin et perspicace auquel rien n'échappait, n'eût pas plutôt appris le passage des deux carioles, qu'il devina qu'elle devait porter quelques-uns des *raiders*. Mais, gagné d'avance à la cause des confédérés, il se donna bien garde de laisser percer ses soupçons qui, dans sa pensée, étaient presque des certitudes.

Aux limites de la paroisse des Eboulements, Tétu fit descendre les voitures à travers les champs et prit le chemin du rivage.

A Saint-Iréné, il fallut songer à se procurer d'autres chevaux; car ceux dont on s'était servi depuis Sainte-Anne de Beaupré, fatigués des côtes continuelles qu'ils venaient de traverser, commençaient à ralentir leur marche.

Les deux charretiers furent donc renvoyés. En peu de temps, David eut mis la main sur le sieur Jean Savard, habitant de l'endroit, qui lui loua chevaux et voitures pour faire la route jusqu'à l'entrée du Saguenay.

### XXIII

Le soir du même jour, les voyageurs avaient fait la descente des énormes montagnes de la Malbaie et se reposaient à la Pointe-à-Pic, chez Venant Tremblay, où ils passèrent la nuit.

Malgré la rigueur de la saison, nos voyageurs n'avaient pas eu trop à se plaindre de la température; car elle se montrait relativement clémente, surtout quand ils la comparaient à la tempête qui les avait assaillis aux environs de Québec.

Suivant toujours le littoral, ils atteignirent la Baie-des-Rochers, située à douze milles de l'entrée du Saguenay. L'aspect de ces âpres montagnes, où l'on apercevait à peine quelques signes de civilisation, leur disait assez qu'ils étaient à l'abri de toute perquisition; ils n'y trouvèrent pas même de maison pour y loger.

David avisa un campement d'où s'élevait une légère fumée, à l'entrée du bois. Comme de raison, il était en connaissance avec quelques-uns des hommes du chantier, et lui et ses compagnons furent accueillis avec la plus cordiale hospitalité.

Du reste, Tétu paraissait être partout sur ses propriétés; il ne rencontrait que des amis ou des gens à qui il avait rendu service.

Les jeunes confédérés purent faire une excellente étude de mœurs, en passant la veillée avec les hommes du chantier. Le soir, en l'honneur des étrangers, il y eut danses, chansons, histoires de revenants ou de voyages. Tout en se tenant à l'écart, les *raiders* purent, grâce à David, qui leur donnait les traductions nécessaires, s'amuser beaucoup de ces scènes et de ce langage si nouveau pour eux.

Le mardi, après une longue et pénible marche, les fugitifs étaient parvenus à l'Anse Sainte-Catherine, en face de l'embouchure du Saguenay. Là, il fallait abandonner chevaux et voitures qui furent congédiés.

Devant eux se dressaient les caps sauvages et escarpés de l'immense rivière dont les eaux noires et profondes charriaient d'énormes glaçons. Comment se risquer à traverser cette vaste embouchure, dangereuse même en été, et qui n'a pas moins d'un mille de largeur. Il n'y avait cependant pas à hésiter. Le seul lieu de refuge regardé comme sûr, par leur guide, était situé au-delà du Saguenay. Il eut bien vite trouvé deux canots, et, après avoir fait quelques recommandations à ses amis sur la manière de s'y tenir et de manier les avirons, il se lança bravement à travers les glaces. Quoique le passage fut plus dangereux, il fut jugé prudent de passer au large de la Batture-aux-Vaches et de ne pas toucher à Tadoussac, de crainte de faire la rencontre d'un certain magistrat qui aurait pu être au guet et flairer la présence de nos incursionnistes.

Ces hommes du Sud eurent, pour la première fois, l'occasion d'apprécier le genre de plaisir que peut faire éprouver une course en canot sauvage. Ceux qu'ils montaient étaient des canots montagnais, c'est-à-dire les plus versants de tous. La plus légère gaucherie, le moindre faux mouvement suffisait pour les faire chavirer. D'un moment à l'autre, un imprudent pouvait amener cet accident, et l'abîme glacé était là pour les recevoir. Or, un bain à cette époque de l'année a des charmes fort douteux. Si encore le voyage se fut fait à l'eau claire, comme en été! Mais, à chaque instant, des champs de glace barraient le passage et il fallait faire de longs détours pour trouver une issue. Le vent et la *poudrière* pouvaient prendre et leur dérober la vue du rivage. Leur position alors aurait été bien autrement critique que sur le pont de glace de Québec.

David prouva à ses amis que son habileté à faire passer un canot à travers les glaces ne le cédait en rien à celle qu'il avait déployée à conduire une cariole à travers champs et montagnes.

Enfin, après des dangers, des inquiétudes et des fatigues de toutes sortes, ils abordèrent à la terre ferme. Elle leur parut hospitalière, en dépit de ses neiges et de ses frimas.

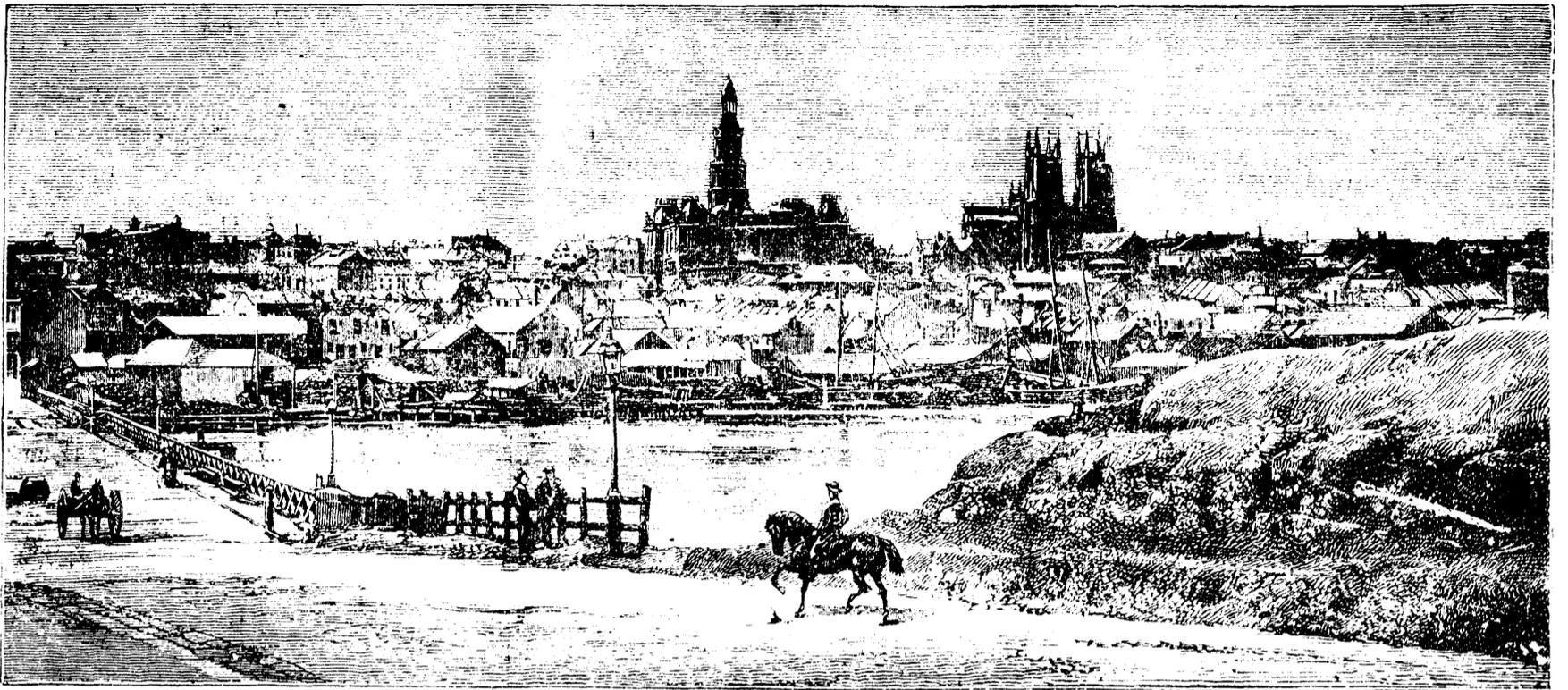
Vers le milieu du jour, ils étaient rendus à la Pointe-à-la-Cariole, qu'ils croyaient devoir être leur dernière étape pour l'hiver. Il était temps; car, malgré leur énergie, leur courage et leur habitude de fatigue, les *raiders* étaient à bout de forces.

Accountumés, dès leur enfance, à un climat bien plus tempéré, ils étaient particulièrement sensibles au froid et grelotaient continuellement sous leurs fourrures.

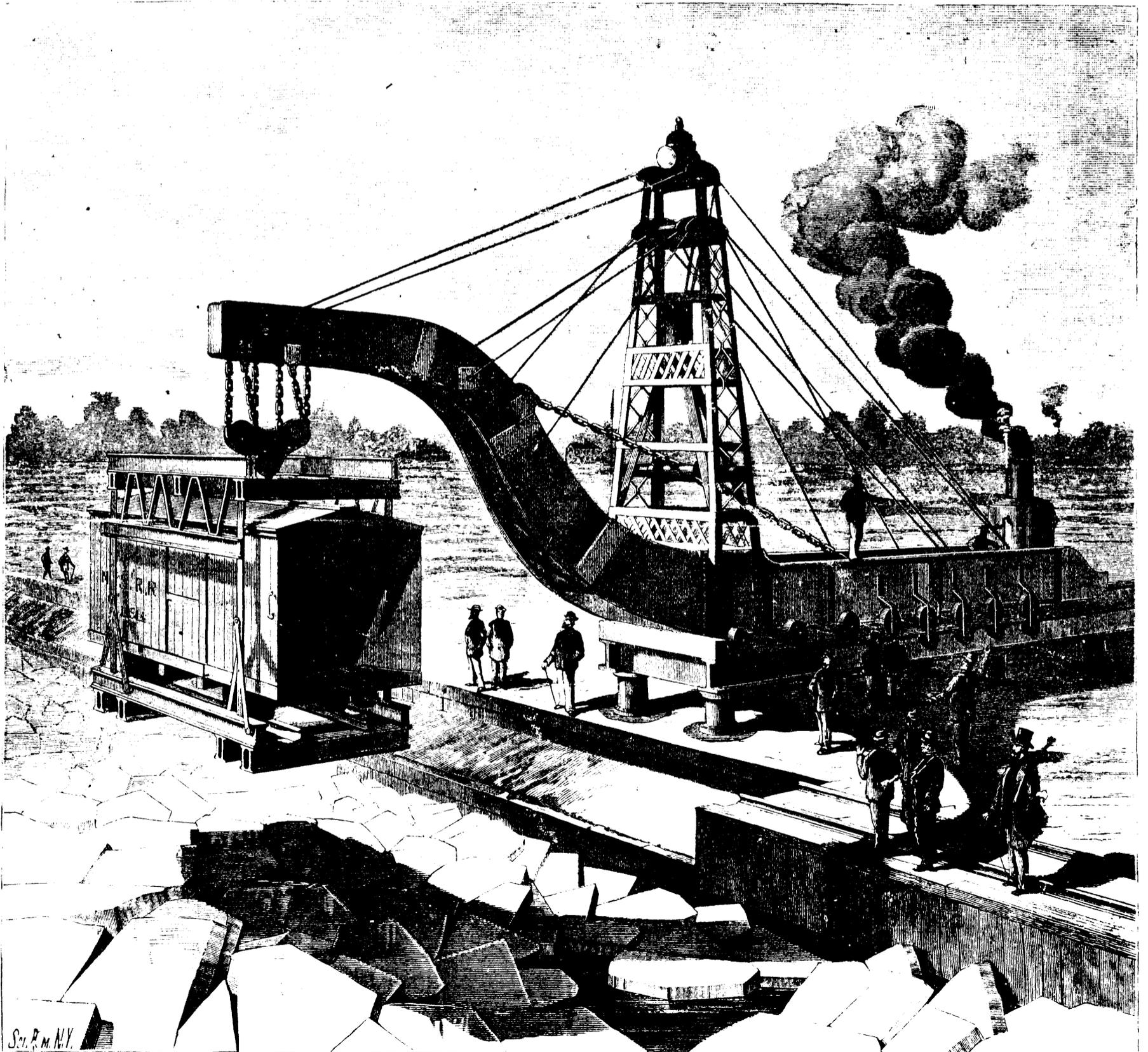
Les qualités supérieures qu'avait déployées leur guide, son calme et son sang-froid dans les dangers, ses ressources pour sortir des mauvais pas, son expérience sur terre et sur mer, tout cela couronné par une jovialité inaltérable les avaient séduits autant qu'émerveillés. Ils ne comprenaient pas comment cet homme avait pu passer à travers tant de difficultés, endurer tant de misères sans laisser voir la moindre apparence de lassitude. Toujours gai, toujours alerte, il paraissait aussi dispos et aussi frais qu'au moment du départ.

XXIV

Les lecteurs, aussi bien que les *raiders*, ont dû se demander bien des fois: Qu'est-ce que cette Pointe-à-la-Cariole, terme du voyage, et qui avait été assignée aux fugitifs, comme le plus sûr refuge que le Canada pût alors leur offrir? Une lande ou une batture déserte et stérile adossée à d'âpres rochers qui servent de contre-forts aux rivages; çà et là quelques sombres bouquets d'épinettes et de sapins à demi ensevelis sous la neige, en un mot, un coin de la Sibérie exposé à toutes les bourrasques du fleuve sous un ciel presque toujours chargé de brouillards et de nuages de plomb: telle était la Pointe-à-la-Cariole au moment où nos voyageurs y mettaient le pied. La Pointe-à-la-Cariole a reçu ce nom singulier, à cause de la ressemblance de l'énorme rocher qui la forme, avec l'avant d'une de nos carioles.



VUE GÉNÉRALE DE SYDNEY (AUSTRALIE)



GRUE DEVANT SERVIR AU TRANSBORDEMENT DES CHARS

—Où est votre maison ? demanda Bruce, en s'arrêtant pour faire du regard le tour de l'horizon.

—Vous l'avez devant vous, répondit David.

Quoi ! cette mesure ? reprit l'autre.

En effet, la maison de Tétu était loin d'être un château. Ce n'était qu'un pauvre réduit en planches, mal bâti et bon tout au plus pour une station de pêcheur. Pour comble de malheur, abandonnée depuis assez longtemps, cette maison se trouvait dans un état de dilapidation déplorable. Comme disait plaisamment David, il aurait fallu un autre Jérémie pour pleurer ses splendeurs passées ; lui qui, dans son excessive générosité et ses rêves de fortune, aurait été si heureux d'ouvrir à ses protégés les portes d'un palais, n'avait à leur offrir qu'une misérable hutte à peine close contre les vents d'hiver. Impossible de l'habiter dans un pareil état. Il n'y avait pas même un poêle pour se chauffer, ni une bouchée de provision pour apaiser la faim.

—Soyez sans inquiétude, mes amis, dit David à ses amis. Je vais vous faire un bon feu de cheminée et pendant que vous vous reposerez en vous réchauffant ensemble, je vais me rendre à cinq milles d'ici, aux Petites Bergeronnes. Peut-être aurai-je la chance d'y rencontrer M. Barry. Je révélerai à celui-ci le secret de votre arrivée à la Pointe-à-la-Cariote, et les embarras de notre situation. Son caractère loyal et généreux m'est connu depuis longtemps. Nous pouvons compter sur lui ; il fera tout en son pouvoir pour m'aider à adoucir votre position.

Ce disant, notre infatigable coureur de bois prit le chemin des Petites Bergeronnes, à travers une neige épaisse et malgré une bise glaciale qui lui coupait la figure. Quoiqu'il n'eût pas de raquettes, il franchit à grandes enjambées cette distance de cinq milles.

Contre son attente, il ne trouva pas M. Barry qui venait de partir pour les Escoumins. Sans se décourager, notre intrépide marcheur se procura un cheval, une voiture, quelques paires de raquettes, et reprit le chemin de la Pointe-à-la-Cariote, dans l'intention de ramener avec lui les *raiders*.

Sa surprise fut grande de les rencontrer sur sa route, aux environs de l'Anse-aux-Pilotes. Après avoir patienté pendant quelque temps, ennuyés d'attendre et gelant de froid, les quatre exilés avaient pris le parti, pour se dégourdir les membres, d'aller à la rencontre de leur ami.

Tétu les trouva enfoncés dans la neige, épuisés, découragés et fort en peine de savoir comment se tirer de ce mauvais pas. Il les installa du mieux qu'il pût dans son traîneau, et, tantôt marchant, tantôt assis sur le bord de la voiture, il les conduisit aux Petites Bergeronnes, chez un nommé Réal Bouliane, encore un de ses amis, comme bien on se l'imagine.

De là, il écrivit à M. Barry, pour le mettre au fait de l'aventure de ses quatre *raiders* et pour lui demander un poêle, ainsi que des provisions, afin de rendre possible le séjour à la Pointe-à-la-Cariote.

La réponse de M. Barry ne se fit pas attendre et l'on put reconnaître sa générosité à l'abondance des provisions qu'il confia au messager de David.

Le lendemain, la petite troupe avait quitté les Bergeronnes et était revenue au château de David Tétu.

Installer ses protégés, monter le poêle, calfeutrer les murs de la cabane, amasser une provision de bois, dépouiller les branches des arbres pour en faire d'excellents lits de sapin, tout disposer pour que ses amis n'eussent pas trop à souffrir : tout cela fut l'affaire d'un tour de main pour l'homme de tous les métiers qui leur servait de guide.

Pendant quatre jours, il initia ses hôtes aux détails de la tenue d'une maison dans les bois, où il faut se suffire à soi-même pour tous les besoins de la vie, n'omettant rien, ni les secrets de l'art culinaire, ni ceux d'attiser un bon feu.

—Maintenant, mes amis, leur dit-il, un bon matin, ma tâche est remplie. Il me faut vous quitter pour remonter à Québec, où je vais m'occuper de me procurer une goélette et de faire tous mes préparatifs pour mettre à la voile aussitôt que le port sera libre de glaces. Quand vous apercevrez une goélette portant pavillon en berne, vous pourrez être sûrs que je serai à bord. D'ici à Halifax, où vous prendrez la ligne transatlantique pour l'Europe, nous serons bien malchanceux si nous rencontrons un croiseur canadien qui nous donne la chasse.

Les quatre *raiders* avaient presque des larmes dans les yeux en serrant chaleureusement la main de David lorsqu'il partit, et tous le suivirent du regard jusqu'à ce qu'il disparut derrière les bancs de glace du rivage.

## XXV

Chaussé de solides raquettes, Tétu longea d'abord les courbes de la falaise, puis, apercevant devant lui un champ de glaces vives recouvert de neige qui paraissait solidement attaché au rivage, il s'avisait d'abrèger sa route en suivant une ligne droite jusqu'à la pointe voisine.

Mais, au moment de reprendre la terre ferme, il ne s'aperçut pas que ce pont de glace avait été détaché depuis peu du rivage, par la marée montante, et qu'il n'y était relié que par une couche trop faible pour le

porter. Tout à coup, la glace cède sous ses raquettes et notre imprudent voyageur se trouve enfoncé jusqu'aux épaules, dans l'eau glacée. En vain il fait des efforts pour remonter à la surface, en s'aidant des bras et des mains, la glace cède toujours devant lui et il ne fait qu'agrandir l'abîme qu'il a creusé. Avec la merveilleuse agilité dont il est doué, il pourrait bien faire un bond et se glisser à plat ventre sur la glace, mais il craint de briser ses raquettes qui lui sont indispensables pour le long trajet qu'il lui reste à faire. "Sans mes raquettes, pense-t-il, je ne pourrai marcher dans la neige qui est très abondante et si je réussis à me tirer de l'eau, je ne sortirai de ce danger que pour aller périr dans le bois."

Deux arpents de glace séparent Tétu de la terre ferme. Il se met à avancer péniblement vers la falaise en se faisant un chemin à travers la glace qu'il brise avec ses coudes et ses poings. Après un travail de géant, il arrive enfin à terre.

Tout autre serait tombé d'épuisement, mais David, après avoir secoué un peu ses vêtements, continua sa route, comme si de rien n'était, avec la même agilité, sur les bonnes raquettes qu'il avait eu la présence d'esprit de conserver. Il franchit bravement les sept milles qui le séparaient du *Jardin des Jésuites*, situé en haut du moulin à Baude, près de Tadoussac.

Le *Jardin des Jésuites* était un poste que ces Pères avaient établi, à l'est de l'embouchure du Saguenay. Ils avaient là une terre magnifique, un verger et une résidence. C'était une excellente place de pêche qu'ils utilisaient pour l'entretien de la mission. Lors de la suppression de la Compagnie de Jésus au Canada, cette propriété fut vendue et elle appartient aujourd'hui à un nommé Poitras.

C'est sous ce toit hospitalier que David s'arrêta pour sécher ses vêtements et prendre quelque nourriture. Tétu se trouvait chez lui ; Poitras, comme de juste, était un de ses amis.

Le même soir, il loue une petite berge, et, se faisant accompagner par deux jeunes garçons, il traverse le Saguenay.

Parvenu à la Pointe-aux-Bouleaux, à l'endroit même où les Jésuites avaient autrefois un autre poste, il prend quelques heures de repos et se désaltère à une excellente fontaine que les missionnaires de la Compagnie y avaient fait creuser jadis.

Ce puits, dont la construction remonte aux premiers temps de la colonie, a une ouverture fort étroite et la forme d'un four à chaux. Il est tout garni à l'intérieur d'un revêtement de pierres rondes, très solide et parfaitement conservé. L'eau en est renommée pour sa fraîcheur en été, sa limpidité parfaite et ses excellentes propriétés.

Notre ami David, qui a souvent fait station à Moisie, sur les bords de la rivière du même nom, près du golfe, y possédait un puits du même genre, creusé dans le sable, au bord de la mer. Ce puits à la singulière propriété de se vider et de se remplir à chaque marée, en gardant toujours sa qualité d'eau douce. Le montant exerçant une pression et arrêtant le cours des veines d'eau qui descendent sous terre du rivage, remplit le puits qui s'écoule à mesure que la mer se retire.

Arrivé aux premières maisons, notre brave voyageur apprend que le conducteur de la malle, qui fait le trajet entre la Pointe-aux-Bouleaux et la Malbaie, est parti depuis quelque temps.

Sans perdre une minute, David fait une course de deux milles, en raquettes, et vient à bout de le rejoindre. Aussitôt installé dans la voiture du courrier, il met la conversation sur les nouvelles du jour et ne tarde pas à apprendre que certaines rumeurs ont transpiré au sujet de ses *raiders*, que même on a lancé à leurs trousses un individu du nom de McNider, du Port-au-Persil. Celui-ci, paraît-il, avait reçu l'ordre de découvrir quels étaient les voyageurs qui étaient descendus sous la conduite de David Tétu, et d'en faire un rapport au gouvernement. L'espion, dit le courrier, est actuellement à la Baie-des-Rochers, où il doit passer la nuit.

Tétu n'a pas besoin d'en entendre davantage, et, aussitôt qu'il peut quitter le courrier sans faire naître ses soupçons, il descend de voiture et se dirige droit vers la Baie-des-Rochers. Il connaît McNider : c'est un autre de ses amis. D'ailleurs ils sont tous ses amis. Il espère bien pouvoir lui faire entendre raison et l'amener à abandonner sa poursuite.

(A suivre)

Le comble de la méchanceté :  
Mordre la poussière.

Le comble de l'avidité du gain pour un soldat français :  
Vendre sa vie le plus cher possible.

Le comble de l'imbécillité pour un amoureux : Aller chez un serrurier lui demander la clef des cœurs.

## L'ENNEMI DU MARI

C'est le balai ! !

Il est à la fois l'arbitre des ménages, l'arme de la femme, et... l'ennemi des maris !

Je n'aurai pas de peine à vous en convaincre :

Est-il bien rare, dites-moi, de le voir, au milieu d'une querelle conjugale, dresser sa silhouette grincheuse et échevelée, forçant la conviction dans l'esprit du plus faible par des arguments *frappants* ?

Il devient le glaive d'une Thémis familière entre les mains de la femme qui reçoit sur le seuil son titubant époux, avec cette arme terrible qui traduit mieux que des paroles, et dans toute leur intensité, les sentiments profonds qui s'agitent dans son cœur d'épouse émue.

Je laisse à l'*esprit de conciliation* la tâche de changer les moyens de s'entendre dans l'institution matrimoniale, et à la vertu des maris celle de mériter d'autres caresses.

Mais je me permets d'attirer l'attention de mes *lectrices* tout particulièrement sur la troisième qualification de l'intéressant objet qui nous occupe, car c'est celle-là qui nous concerne spécialement.

Le tableau que je veux peindre, cette fois, est éclairé en plein par la lune de miel. Il n'est cependant pas en mon pouvoir d'assurer qu'un malencontreux petit nuage n'en vienne voiler la sérénité.

Il y avait trois mois qu'ils étaient mariés. Un beau soleil de juillet avait vu entrer à l'église, certain matin, quelque chose qui ressemble de loin à un joli flocon de mousseline blanche, parsemée de fleurs d'orangers, et à côté, quelqu'un de grand, vêtu de noir, à l'air aussi radieux que le grand astre lui-même...

Et trois courts mois s'étaient écoulés depuis le beau soleil de juillet.

L'heureux époux de la belle Blanche avait eu le mauvais goût de languir dans le célibat avant de consentir à être heureux. Il en goûtait d'autant plus sa félicité conjugale.

L'automne était venu, flétrissant les frais gazons, dépouillant les arbres, attristant la nature en versant de grandes pluies sur la terre ; mais, l'astre fidèle—la lune de miel—brillait ferme sur cette belle vie à deux qui s'ébauchait.

L'automne était venu—répétons-le. Il apportait, avec son cortège de feuilles mortes, de fleurs fanées, etc., le GRAND MÉNAGE. Dans le brouillard poussiéreux qui enveloppe ce dieu domestique, se dissimulait le perfide ennemi du mari !

Un jour d'octobre, la nature, fatiguée de pleurer, souffrait de tous ses éléments. Il faisait un beau soleil pénétrant dont les chaudes effluves rappelaient le printemps. La cloche chantait *midi* dans sa prison de pierre.

L'heureux époux de la belle Blanche trottaient gaiement vers la demeure où sa jolie femme devait l'attendre et l'accueillir avec cet ineffable sourire connu de lui seul.

Le bonheur, qui s'accusait en traits profonds sur sa figure et en une flamme intense dans son regard aux premiers jours de son mariage, s'était localisé sur ses traits comme un hôte qui charme toujours, mais qui n'étonne plus. Il s'acheminait donc lestement vers sa maison, mordillant un petit coin de sa moustache d'un air content et fredonnant tout bas l'air (un peu hors de mode) de : *Nouvelle agréable*.

Nouvelle agréable !... Hélas ! Mais n'anticipons pas. Le bébé du voisin—un enfant terrible—qui regarde par la fenêtre en attendant son *papa*, remarque l'allure satisfaite du *jeune marié* et observe judicieusement : "M. Gaston est de bonne humeur."

L'impatient époux de Blanche gravit quatre à quatre les degrés du portique, pousse la porte vivement... Pan !... à demi ouverte, elle se heurte contre un obstacle. C'est le sofa du boudoir qui est rendu là ! Du reste, il n'est pas seul : toutes les *causeuses* du salon en tête-à-tête, tous les fauteuils de la bibliothèque, pressés les uns contre les autres et se tendant les bras, encombrement le corridor.

Monsieur Gaston, enjambant tout cela du mieux qu'il peut, jette son chapeau et son paletot sur une chaise grise de poussière. Il entend, dans un coin, le bruit d'un grand plumeau qui gratte ; interpellant l'épouse-tense qu'il aperçoit vaguement au milieu du désordre :

—Qu'est-ce que cela veut dire, Marie ?

—C'est le *grand ménage*, monsieur !

L'infortuné ! il ne sourcille même pas... c'est qu'il ne soupçonne pas encore !...

—Où est votre maîtresse ? demande-t-il vivement.

—... Madame ?

—Mais oui, madame, où est-elle, vous dis-je ?

—Madame est dans son boudoir.

—Elle n'est pas souffrante !

—Non... mais !... et sa voix est chargée de restrictions qu'elle n'ose articuler.

Ah ! bien oui, des restrictions ? Il est déjà à la porte peinte en rose, frappant impatiemment et tournant le bouton.

—Mes glaces ! crie de l'autre côté une voix éplorée ; grands dieux, arrêtez ! mes glaces qui sont sur la porte !

—C'est moi, Blanche.

—Ah ! c'est toi, cher ami ! et un léger pas se rap-

proche, aussi le murmure d'un petit plumeau soyeux sur le bédouin doré.

Cette harmonie nouvelle commence à lui faire un singulier effet sur les nerfs !

Et cependant, il est encore heureux.

Mais vous allez voir !

Cherchant de sa voix les inflexions les plus persuasives et les plus douces, éludant à l'avance les objections qu'il sent dans l'air, monsieur Gaston prie sa jolie femme de vouloir bien faire disparaître la forteresse de miroirs derrière laquelle elle s'est retranchée, et de venir gentiment *luncher* avec son mari. Et le bouton de porte reçoit en même temps un regard suppliant qui n'est pas pour lui.

Peines perdues ! Monsieur Gaston ne reconnaît plus la charmante créature qu'il appelait sa femme. Elle s'est métamorphosée en ménagère inflexible, n'obéissant plus qu'aux ordres du *grand ménage*, qu'aux exigences du balai.

Elle a proclamé le règne du despote... c'est son dernier mot.

Aller *luncher* avec son mari, elle ! mais à quoi pense-t-elle !

A-t-elle le temps de manger !

Il ne sait donc pas ce que c'est que le *grand ménage* ! Le malheureux, il commence à le comprendre.

Si un inexpérimenté lui en eût alors demandé des informations, il l'eût appelé : la main sacrilège qui transforme la plus jolie femme en mégère ; le sapeur satanique qui détruit l'édifice du bonheur conjugal ; le spoliateur impie qui élève un trône profanateur sur les ruines de ses illusions les plus chères !...

Dans la chaleur de la discussion, le mouvement du plumeau s'est accéléré ; il râle maintenant avec fureur au détriment des émaux d'une fine porcelaine qui volent sur le parquet, et dont les places vides attesteront perpétuellement le premier nuage sur la lune de miel !

Le malheureux époux de Blanche, rebuté, repoussé, est donc condamné à *luncher* seul.

Il mange avec peu d'appétit et beaucoup de mauvaise humeur, grignottant distraitemment des mets fades et froids. (Naturellement, dans ce temps de *grand ménage*, on n'a pas le loisir d'entourer de sollicitudes le pot-au-feu délaissé. Le *roi du jour* réclame impérieusement les soins de tout le monde.)

Et vous croyez que ce tyran va tenir son ennemi quitte pour si peu !... Vous le connaissez mal.

L'ancien célibataire avale à petits traits une tasse de café tiède d'un air très songeur, pendant qu'il broie machinalement de sa main gauche un macaron antique. (A-t-on le temps de renouveler les provisions !)

Il achève le plus détestable repas qu'il se rappelle avoir fait de sa vie... Pour comble de malheur, une porte en face de lui s'ouvre violemment. Un nuage épais entre par cette ouverture.

Au milieu de ce brouillard, déesse poussiéreuse d'un olympé domestique, sceptre en mains, apparaît une balayeuse. Tout à son œuvre et sans rien voir, elle soulève et agite le tourbillon avec fureur. Le pauvre garçon en est envahi... couvert... Il en a plein les yeux. Ces atomes, tourbillonnant, lui entrent dans le nez, lui dessèchent la gorge. Il tousse, étérue et, jurant presque, il s'enfuit.

—Tu t'en vas ? lui crie madame Blanche, penchée sur la rampe de l'escalier.

—Oui.

—Tu ne fumes pas, mon ami ?

—Non.

—Es-tu fâchée contre moi, Gaston ?

Et l'ancien timbre argentin de la voix, hier encore si gentille, semble vouloir revenir.

Le *grand ménage* a lâché sa proie pour un moment. Mais en revanche, la corde, que la voix argentine faisait vibrer hier, dans le cœur maintenant aigri de son époux, paraît être devenue insensible.

Pour toute réponse à sa parole conciliante, il ferme la porte avec bruit.

Blanche regagne tristement son balai et ses épousettes, roulant une larme amère dans le coin de son œil bleu.

—“ Ces hommes ! soupire-t-elle, ça ne veut rien comprendre.”

Un soupir simultané serre la gorge du mari désillusionné, victime du *grand ménage* et de son lieutenant, le balai.

Il s'en va à pas saccadés, boutonnant son paletot d'un air maussade et regardant un point fixe avec obstination. Il ne mâchonne pas un bout de sa moustache d'un air satisfait, je vous assure ! Et il ne chante pas du tout *Nouvelle agréable* !

L'enfant du voisin, à son poste, remarque : “ Monsieur Gaston a mal diné.”

Et voilà l'œuvre du balai, pensez-vous ! Pas du tout l'œuvre du balai, mais bien celle de la jolie madame Blanche.

Voyez-vous, le *grand ménage* est comme tous les tyrans, aussi servile dans l'esclavage que despotique dans la domination.

Il n'y a qu'à savoir le prendre :

N'obéissez pas à sa volonté et à ses exigences, mais faites-le plier aux vôtres.

Faites-lui comprendre qu'il vous sert et que vous n'êtes pas son esclave.

Ne permettez pas à ce *roi brouillon* d'envahir toute votre maison à la fois. Réservez-vous et à votre mari un petit coin tranquille où son premier ministre (le balai) ne pénétrera qu'en vous cédant un endroit plus charmant, embelli par ses soins.

Si la jeune épouse de l'ancien célibataire eût connu ces sages maximes, il n'y eût jamais eu de *premier nuage* sur leur lune de miel, ou du moins il ne se serait pas appelé GRAND MÉNAGE.

JOSEPHTE.

## POÉSIE

Des fêtes de charité ont été données dernièrement à Marseille, au profit de l'Œuvre de l'Enfance. On y a surtout remarqué une cavalcade d'enfants, dont le coup-d'œil ravissant a inspiré à M. Clovis Hugues une pièce de vers qui a eu grand succès. Nous ne pouvons résister au désir de la reproduire, tant elle est remarquable par la fraîcheur des images et le pittoresque de la description.

L'amour est doux, la guerre est vile :  
Plus d'égoïsmes étouffants !  
J'ai vu défilé dans la ville  
La cavalcade des enfants.

Oh ! l'admirable et sainte chose  
Que d'assister à la gaieté  
De toute cette enfance rose  
Dans la splendeur d'un jour d'été !

Les hauts drapeaux noués en gerbes,  
Découpant l'horizon vermeil,  
Recevaient dans leur vol superbe  
La mitraille d'or du soleil.

Les chars, tout constellés d'emblèmes,  
Tout environnés de clarté,  
Ressemblaient à de grands poèmes  
En marche à travers la cité.

Que de petites jambes rondes,  
Quelle dépense de couleurs !  
Quelles grappes de têtes blondes  
Dans le balancement des fleurs !

On eût dit que toutes les fées,  
Tous les bons sylphes des berceaux  
Portaient dans un nid de trophées  
Les bébés, frères des oiseaux.

Et puis, on aurait dit encore,  
Tant le rêve est charmant et pur,  
Que la corbeille de l'aurore,  
Désertant le limpide azur,

Était tout doucement venue  
S'emplier, au bas des cieus dorés,  
De toute la grâce ingénue  
Des petits êtres adorés :

Si bien que les chars, ô merveilles !  
O frissons des cœurs attendris !  
Débordaient, vivantes corbeilles,  
D'enfants parfumés et fleuris !

Un moulin offrait ses quatre ailes  
Au baiser des vents étonnés ;  
Et vous grimpez à des échelles,  
O chérubins enfarinés !

Des bébés, recueillant les quêtes,  
Arboraient des bâtons très lourds  
Où pendait au-dessus des têtes  
Une sacoche de velours.

Leurs tout petits poings sur les hanches,  
A côté des faisceaux tremblants,  
Des fillettes roses et blanches  
Eperonnaient des cygnes blancs.

Les yeux gros, la face béate,  
L'air pas du tout apprivoisé,  
Un grand poupon en carton-pâte  
Pleurait son biberon brisé.

Tout fier de son plumet qui flotte,  
Le torse droit dans le pourpoint,  
Un soldat haut comme une botte,  
Caracolait, la lance au poing.

Autour du grenier d'abondance  
Représenté par un gâteau,  
Des guerriers marchant en cadence,  
Escortaient un beau Méphisto.

A travers des jets de guipures,  
Sous le profond ciel azuré,  
Se dessinait la ligne pure,  
Le contour du Berceau sacré.

En haut, dans les gouffres sublimes  
Où le Vers ailé plane seul,  
On entendait chanter les rimes  
De Victor Hugo, grand aïeul.

Et moi, le servent des chimères,  
Je sentais, comme un flot vainqueur,  
Tout l'amour de toutes les mères  
Me couler en plein dans le cœur !

## NÉCROLOGIE

L'honorable Louis-Thomas Drummond, ex-juge de la Cour du Banc de la Reine, est décédé jeudi dernier, en cette ville.

Né à Coleraine (Irlande), il vint en Canada à l'âge de douze ans, et fit ses études au collège de Nicolet. Il fut reçu avocat en 1836 et Conseil de la Reine en 1848. On se rappelle encore ses brillants plaidoyers lorsqu'il défendit les victimes politiques de 1837.

Tour à tour solliciteur-général sous l'administration Lafontaine-Baldwin, procureur-général sous le gouvernement Hincks-Dorion et Brown-Dorion ; commissaire des travaux publics sous le ministère Macdonald-Dorion, il se fit en toutes circonstances remarquer par ses talents oratoires.

Il fut nommé juge puisné de la Cour du Banc de la Reine le 5 mars 1864, et prit sa retraite avec pension le 27 octobre 1873.

Ses funérailles ont eu lieu lundi, à l'église Saint-Jacques.

## CHOSSES ET AUTRES

M. Bossé, député de Québec, est parti pour un voyage de quelques semaines en Europe.

On dit que M. Casavant, M. P. P., pour Bagot, sera nommé conseiller législatif pour la division de Sorel.

L'individu qui avait écrit récemment une lettre de menaces au prince de Galles, a été condamné à dix ans de pénitencier.

La Russie chercherait à entraîner l'Allemagne et l'Autriche dans un mouvement contre l'Angleterre à propos des événements d'Égypte.

En reconnaissance de ses services méritoires en Égypte, l'empereur d'Allemagne a présenté au duc de Connaught la croix de Frédéric le Grand.

L'administration du Louvre, à Paris, vient de placer dans la galerie d'Apollon la chasse de saint Pothain, martyr, que l'on avait cachée pendant la guerre. Cette chasse remonte au XIIe siècle.

L'honorable M. Chapleau a obtenu un congé de deux mois. Au cas où sa santé ne pourrait devenir meilleure, on dit que l'honorable Secrétaire d'Etat a l'intention de se retirer de la vie publique.

A Kankakee (Illinois), un Canadien, M. Geo Letourneau, a été élu shérif par 2,068 voix. Son concurrent principal, M. Fortin, a obtenu 999 voix, et l'autre candidat n'obtint que 590 voix.

On a célébré, jeudi dernier, à Saint-Boniface, Manitoba, le trente-unième anniversaire de la consécration épiscopale de Mgr Taché. Mgr Taché n'est âgé que de cinquante-neuf ans. Il est le plus ancien évêque du Canada après Mgr Bourget.

M. Joseph Routier, de Sacramento, a été élu sénateur de l'état de Californie par les républicains du dix-huitième district sénatorial. Nous sommes heureux de voir un de nos compatriotes appelé à occuper une position aussi honorable, et nous lui adressons nos sincères félicitations.

On dit que le major Hébert, de la batterie B, de Kingston, est dangereusement malade. Il est un de ceux dont les services ont été acceptés dans la campagne d'Égypte. Il est arrivé à Tel-El-Kébir deux jours après la victoire. Quelques jours après, il était attaché à la batterie N de la deuxième compagnie d'artillerie royale.

On lit dans le *Journal de Rome* du 5 novembre : “ Hier, dans la matinée, on a découvert à Naples, sur la charmante plage de Frisio, le groupe en marbre représentant saint François d'Assise, entouré de trois figures : celles du Dante, de Giotto et de Christophe Colomb qui, tous les trois, ont été membres du Tiers-Ordre. L'inauguration du monument, qui a été béni par Mgr l'archevêque de Naples, dit *l'Italia Reale*, a été précédée par une touchante cérémonie religieuse, qui a eu lieu à Frisio même, dans l'église de l'hospice des matelots. La foule était énorme. Mgr Alphonse Capelatro, archevêque de Capoue, a prononcé un magnifique discours ; on a ensuite exécuté une ouverture du maestro Parisi, “ Charité,” et l'hymne du Saint, mise en musique par le maestro Falchi, et dont l'effet a été imposant. La fête organisée pour le septième centenaire de saint François, ne pouvait mieux réussir. Les autorités civiles assistaient à la cérémonie.”

A table d'hôte, entre deux voisins :  
—Prends-tu du café, toi ?  
—Merci, j'aime mieux la cuillère.



LES

## GIBOULÉES DE LA VIE

PAR

Mme CLAIRE DE CHANDENEUX.

## DEUXIÈME PARTIE

XIV

(Suite.)

La sauver ! oui, certes ! il le voulait de toute son âme, mais comment ?

Un flot de pensées confuses envahit son cerveau. Arracher à une mère féroce et égoïste, une belle enfant de seize ans, n'est pas précisément une entreprise facile dans l'état de notre civilisation.

La jeune fille, tout en maintenant sa voix au diapason commandé par la prudence, y avait introduit toute la vibration d'une espérance passionnée.

Rester muet devant cette espérance, c'était pis qu'une cruauté, c'était un ridicule.

Camille avançait, entre deux albums, une main furtive qui rencontra la main mignonne de Lise. Le pacte fut signé par une rapide étreinte.

—Comptez sur moi ! murmura le jeune homme.

Il se retira de bonne heure, un peu triste et fort troublé, n'étant pas bien sûr de se comprendre lui-même et parfaitement certain de comprendre mademoiselle Pellegrin.

L'éclair candide de son regard, la palpitation de sa voix, l'irritant parfum de ses cheveux cuivrés, le poursuivaient comme la tentation la plus attrayante de sa studieuse jeunesse.

Pour y échapper, il passa cette nuit fiévreuse à écrire une lettre de seize pages, folles et tendres, suppliantes et menaçantes, ardentes et découragées tour à tour.

Véritable lettre d'amoureux aux abois, entre deux amours, dont l'un le contraignait au respect et à l'attente, dont l'autre l'appelle et lui sourit.

Cette lettre, qui portait l'adresse de Thérèse de Thièblemont, laissa Camille brisé, nerveux, malade.

Il ne retourna point chez madame de Sandry, et se mit au travail avec plus de bonne volonté que de force.

Il était à la mode ; le succès n'attendait pas l'achèvement complet d'une de ses œuvres ; la fortune venait déjà, la considération l'avait précéde.

Tout cela en une année ; c'était un rêve d'artiste tellement brillant que le jeune homme en restait émerveillé.

Mais cette satisfaction d'orgueil, si légitime qu'elle fût, ne suffisait pas au bonheur de cette nature impatiente, dévorant l'avenir, se dévorant elle-même.

La réponse de Thérèse arriva vers la fin de la semaine, courte, affectueuse et sensée.

« Mon ami, écrivait-elle, j'ai bien du mal à vous reconnaître dans la chère folle lettre qui est tombée dans ma solitude comme un brûlot bien inattendu.

« Si vous croyez en moi, pourquoi me torturer d'impatiences peu généreuses ? Je crois en vous, et j'attends que ma conscience, plus encore que les convenances extérieures, me permette de faire cesser l'exil dont vous vous plaignez si amèrement.

« L'espérance, quand elle nous conduit doucement vers une si consolante certitude que celle que nous entrevoyons, n'est-elle pas déjà du bonheur ? »

Camille laissa tomber le petit billet où Thérèse, noble et pure, avait mis un sceau sur son cœur pour l'empêcher de dévoiler ses exquis tendresses.

— Ah ! c'est fatal ! murmura-t-il avec colère.

Et il reprit rageusement ses pinceaux.

XV

L'été fut superbe en Dauphiné. Le bel Horace daigna prendre quelque plaisir à en savourer le charme pittoresque.

Quelques excursions dans les montagnes et jusque en Savoie lui avaient permis, du reste, d'éviter la monotonie.

Et puis, le réel et profond désenchantement qu'il avait éprouvé en découvrant que son Albine, son ange aux blanches ailes, les avait quelque peu traînées dans la boue, l'avait prédisposé à subir les bienfaisantes influences de la vie de famille.

Sidonie déployait un art consommé pour l'y engluier doucement. La mère aidait grandement la femme dans cette œuvre difficile ; mais qui peut dire que ces deux puissances ne sont pas irrésistibles ?

Charles avait usé ses dernières forces dans une lutte inégale contre un sentiment insensé. La simplicité miséricordieuse de Thérèse en avait vaincu les révoltes.

Il ne se plaignait plus. Son âme avait entrevu un asile éternel où les difformités de ce monde font place à un rayonnement infini, où les aspirations méconnues reçoivent une immense réalisation.

Il attendait, muet, résigné, cette transfiguration divine que la mort, dans une suprême faveur, devait apporter bientôt à ce corps incomplet, à cette âme meurtrie.

Vers la fin de l'été, le notaire de M. de Thièblemont pressa vivement Thérèse de venir à Paris donner son assentiment à certaines transactions utiles, et l'autoriser de visu à des placements de fonds nécessités par l'accumulation des importants revenus que le testament du baron assurait à la jeune veuve.

Quoique le secret désir de Thérèse fût d'accord avec cette ouverture, elle éprouva comme un soulagement à la recevoir. Le vœu qu'exprimait le notaire légitimait un voyage que, dans sa réserve pudique, elle redoutait de voir attribué à un motif plus intime.

Revoir Camille, lui permettre enfin d'affirmer hautement des prétentions justifiées par la tendresse qu'il inspirait, c'était une perspective chère et troublante pour cette âme timide.

Elle avait payé, par une année de retraite austère, sa dette de reconnaissance envers le mari volontairement accepté autrefois.

Elle avait l'intention d'attribuer à une fondation pieuse une importante partie de la fortune qu'elle lui devait.

Alors, libre de tout devoir dans le passé et le présent envers cette mémoire religieusement respectée, son rêve souriant était de dire à Camille : « Me voici, soyons heureux. »

Dans la correspondance assez rare et un peu contrainte qu'elle avait autorisée le jeune homme à continuer avec elle, elle ne fixait aucune date précise à des espérances que chaque jour rendait plus proches et plus chères.

Elle quitta Molevent le cœur ému, comme on quitte l'ami d'un jour mauvais et le témoin des joies fugitives.

Elle y laissait une tombe. Elle en emportait une aurore.

L'hôtel de Thièblemont, qui se rouvrit pour elle, lui causa l'impression pénible des lieux où l'on a souffert. Elle n'y voulut point passer seule la première soirée de son retour. Elle n'osa point, si vite, y appeler celui qu'elle en avait jadis banni.

Elle fit approcher une remise et donna l'adresse de madame de Sandry. C'était, après tout, la seule personne qu'elle eût quelque plaisir à revoir dans la petite société du passé, maintenant dispersée.

Il y avait Lise aussi, à laquelle elle pensait affectueusement, en la plaignant d'avoir pour seule famille une femme qu'elle n'estimait pas.

Quand on annonça madame de Thièblemont chez la douairière, ce furent des cris et des étonnements sans fin.

Madame de Sandry l'embrassa très maternellement en déclarant que cette surprise la rajournissait de deux ans.

Madame Albine lui prit les mains avec une affectation de sensibilité qui parut à la jeune femme à moins hors de saison.

Les autres habitués lui firent l'accueil gracieux du bon souvenir gardé malgré l'absence.

Thérèse regardait autour d'elle. Sans se l'avouer, elle avait espéré rencontrer Camille chez sa vieille amie. Il n'y était point.

Lise non plus, qu'il eût été naturel de voir près de sa mère, ne remplissait pas le salon de son babil habituel.

La jeune femme s'en informa avec intérêt.

— Elle sera charmée de vous revoir, répondit la créole. Sa « chère belle amie, » comme elle vous appelle, a bien souvent défrayé nos conversations.

— Ne puis-je l'embrasser ce soir ?

— Vraiment, si. Elle doit être au jardin, où la température oragense l'a conduite.

— C'est même un peu imprudent, dit la douairière ; les soirées de septembre sont perfides.

— M. Landey lui a porté une capeline tout à l'heure, dit le vicaire de Saint-Thomas d'Aquin, sans la moindre malice.

De nouveaux visiteurs arrivaient. Madame de Sandry fut entourée. Thérèse, oubliée quelques minutes, en profita pour se diriger vers le jardin avec madame Albine qui voulait appeler sa fille.

Mais, sur le perron, la créole s'arrêta tout à coup. Il faisait décidément sous les arbres une fraîcheur dangereuse. Elle allait chercher un châle et reviendrait.

Rentrée dans la maison, elle n'en ressortit plus.

Thérèse, demeurée seule, se hasarda dans la demi-obscurité du jardin. Elle prenait un charme étrange à se retrouver dans ce parterre ombragé où, pour la première fois, Camille avait osé lui laisser entrevoir son amour.

C'était près de cette volière, à gauche, sous le feuillage éclairé par un lustre rustique.

Ses pas s'y dirigeaient instinctivement. La volière se dressait encore dans son cadre de verdure, mais le lustre était éteint.

Elle se souvenait. De l'ombre où elle s'abritait, il y avait deux ans de cela, elle avait vu émerger dans la lumière la tête intelligente et fière qu'elle avait, depuis lors, tant aimée, qu'elle aimait peut-être déjà.

Que de choses avaient passé depuis !

Illusion bizarre !... à la lueur trouble qui, du salon, filtrait entre les arbustes dépouillés, il lui sembla voir encore sourdre de l'ombre la même tête chérie.

Oui, c'était bien cette chevelure rebelle, ce front inspiré, cette attitude charmante.

C'était bien Camille Landey que le hasard replaçait devant elle, aux mêmes lieux, à deux ans de distance.

Camille n'était point seul.

Une tête de femme touchait de si près son épaule qu'elle semblait s'y appuyer.

Une voix de femme passait comme un gazouillement autour de la volière muette.

Instantanément, Thérèse eut la vision d'un abîme. Elle crisa sa main à un arbre pour n'y point rouler.

— Camille, disait la voix caressante, je suis à bout de prétextes et de ruses.

— Et moi, Lise, je suis à bout de courage.

— Qu'attendez-vous, alors, ami ? J'ai peur chaque jour que vous ne me retrouviez plus le lendemain.

— Votre mère ?

— Elle me presse....

— Elle vous torture !

— Toujours ce vieillard.... odieux !.... ou le couvent redouté !

— Lise !

— Oh ! que je souffre, Camille.... et vous ne parlez pas !

— Ah ! si vous saviez !.... Si vous pouviez comprendre !....

— Hélas ! je sais.... je comprends.... je sens surtout que vous l'aimez encore.

— Non, Lise, dit une voix sourdement palpitante, je ne l'aime plus !.... Vous avez tué cet amour, ma Lise adorée, sous le chaud rayonnement de votre beauté sans seconde !....

Où tombe votre regard, s'allume l'incendie !.... où souffle votre haleine, l'amour nait irrésistiblement !

Ils avaient passé. « Non, Lise, je ne l'aime plus ! » disait l'écho comme un glas funèbre.

Thérèse se détacha de l'arbre qui la soutenait. Dans son esprit éperdu s'agitait cette pensée machinale :

« Les ruines de Molevent n'écrasent que le corps. »

Elle venait d'entendre des mots qui lui avaient broyé le cœur.

Malheureuse ! qu'avait-elle fait en s'attardant dans sa pudeur sainte, dans son respect de la mort ?.... Elle avait exposé son bonheur, joué sa destinée, perdu sa vie.

Près de gravir le perron, elle rencontra madame Albine affairée et souriante.

— Voici votre châle, chère madame ; je vous cherchais, il fait presque froid.

— Non, dit Thérèse, j'étouffe.

Elle regarda en arrière. Dans une étroite allée, longeant le mur blanc, on entrevoyait encore deux ombres enlacées.

— Rentrons ! dit-elle.

Elle se rapprocha de madame de Sandry, se plaignit d'une extrême fatigue et lui dit adieu longuement.

— Vous êtes souffrante, ma mignonne ? lui dit la vieille dame, effrayée de sa pâleur.

— Il me faut du repos, un très grand repos, répondit Thérèse d'une voix profonde qui fit lever les yeux au vicaire de saint Thomas d'Aquin.

Il lui sembla que, dans son long ministère, il avait parfois rencontré des désespérés qui avaient des accents pareils.

Il était dix heures. Les rues paisibles du faubourg Saint-Germain s'allongeaient silencieuses devant la jeune femme, qui s'y engagea résolument.

Parfois elle s'arrêtait pour respirer, passait la main sur son front moite et murmurait avec un accent de surprise extrême :

— Et l'on ne meurt pas sur le coup !....

— Après une marche assez longue, elle s'arrêta devant une maison vaste et sombre dont les fenêtres grillées ne laissaient tomber sur la rue ni un murmure ni une lueur.

C'était le couvent des Dames de la Compassion.

Thérèse frappa. On fut bien longtemps sans ouvrir. A cette heure indue, la vénérable tourière dormait du sommeil de la béatitude.

Quand elle entr'ouvrit enfin l'huis mystérieux, et qu'à son interrogation tremblante il fut répondu : Thérèse de Meulan, baronne de Thièblemont, un petit cri s'échappa des voiles mis de travers de la vieille sœur.

De toute la vitesse de ses jambes courtes, elle courut chez mère Saint-Jean de la Croix.

La supérieure n'était point couchée. Assise dans un fauteuil maigre, les pieds sur un escabeau, les mains croisées, elle dictait sa correspondance à mère Sainte-Rose de Lima, son secrétaire favori.

En écoutant l'in vraisemblable nouvelle qu'apportait la tourière, la supérieure hochait la tête.

— Il doit se passer quelque chose de grave chez cette jeune femme, pour qu'elle me vienne visiter à pareille heure. Introduisez-la, ma sœur.

— Cette pauvre Thérèse ne nous a point gâtées depuis son veuvage, nous ne l'avons point aperçue, se permit de remarquer mère Sainte-Rose de Lima en fermant précipitamment son buvard.

— Elle était dans la retraite, ainsi qu'il convenait à la veuve du baron de Thièblemont, riposta sévèrement la supérieure.

La jeune religieuse se mordit les lèvres, fit un salut respectueux et disparut juste au moment où Thérèse entra dans la chambre austère de mère Saint-Jean de la Croix.

Celle-ci remarqua d'un coup d'œil incisif sa pâleur mortelle et le feu sombre de ses grands beaux yeux, si doux.

Elle lui tendit une main froide avec toute la dignité désirable, et demanda affectueusement :

— Qui vous amène, ma chère enfant, à l'heure où notre pieuse maison est déjà plongée dans le sommeil ?

— Ma Révérende Mère, répondit Thérèse en mettant un baiser respectueux sur cette main, vous m'avez dit autrefois que « si le bonheur me faisait défaut, je trouverais toujours au moins le repos sous votre toit. » Je viens vous demander ce repos.

Une rougeur rapide colora les traits encore beaux de la religieuse qui avait été la triomphante Elizabeth de Vaucourt.

— Le bonheur vous a donc manqué, mon enfant ? demanda-t-elle en réprimant mal une curiosité ardente, une sorte d'inconsciente jalousie.

— Mon bonheur est mort, dit la jeune femme.

— Ah ! dit la religieuse se méprenant au sens de ce mot, vous l'aimiez donc bien ?

— Oui, dit Thérèse qui frissonna, oui, je l'aimais bien !

Les deux femmes se regardèrent étonnées. L'une de ce qu'elle avait répondu, mais sans avoir conscience du malentendu qui dictait leurs paroles.

Pour Thérèse, il n'existait au monde que Camille.

Pour Elizabeth de Vaucourt, qui donc pouvait-elle regretter, si ce n'était le baron de Thièblemont ?

— Votre résolution de venir à nous est-elle irrévocable, ma fille ?

— Je viens oublier.

— On n'oublie pas toujours, même quand on le souhaite ardemment, fit amèrement la religieuse.

— Je viens m'abriter contre le monde, qui ne me comprendrait pas.

— Alors, restez ; l'abri est sûr.

— Je viens pleurer en liberté.

— Restez ! vous dis-je : ces murs boivent les larmes.

— Je vous remercie, dit simplement Thérèse, comme pour indiquer qu'elle ne parlerait plus.

Mère Saint-Jean de la Croix frappa sur un timbre, et tout aussitôt mère Sainte-Rose de Lima parut.

— Ma chère sœur, dit la supérieure, veuillez conduire aux appartements de la retraite notre chère Thérèse de Meulan, qui revient parmi nous.

Mère Sainte-Rose de Lima, tout habituée, qu'elle fût à l'obéissance passive, éprouva une surprise telle que ses mains inertes laissèrent échapper le bougeoir allumé.

Être veuve, libre, riche, avoir vingt ans et venir éteindre tant de privilèges sous la règle immuable de cette sévère maison, c'était plus que n'en pouvait admettre l'intelligence droite de l'honnête religieuse.

Un regard vif de la révérende mère lui rappela que ses ébahissements, si motivés qu'ils fussent, n'étaient point de mise en pareil lieu.

Elle releva sa bougie, fit un plongeon repentant et s'apprêta, toute déconcertée, à servir de guide à cette étrange novice.

Mais quand elle se retourna pour se mettre à ses ordres, elle vit avec effroi la malheureuse jeune femme chanceler et glisser en sanglotant aux pieds de la supérieure :

— Seigneur Dieu ! cria l'excellente créature.

— Paix, ma sœur ! dit Mère Saint-Jean de la Croix. Ce n'est rien que cela : un cœur trop lourd que les pleurs vont soulager.

Sa main sèche attira la tête inclinée et caressa les boucles blondes par un mouvement amical. Pendant quelques minutes, avec une silencieuse charité, elle laissa pleurer ce « cœur trop lourd. »

Puis, doucement :

— Venez reposer, ma fille, dit-elle. La paix du Seigneur descend sur ceux qui l'implorent.

Elle conduisit elle-même la pauvre Thérèse dans une petite chambre austère, l'aida maternellement à se dévêtir, l'étendit sur un lit de cénobite, et la baisant au front :

— Que Dieu vous console !

Il semblait à Thérèse que, pour la consoler un jour, le Dieu miséricordieux qu'invoquait la religieuse devait d'abord lui faire oublier cette parole mortelle : « Non, Lise, je ne l'aime plus ! »

Et l'oublierait-elle jamais ?....

Mère Saint-Jean de la Croix la contempla longtemps dans

cette prostration douloureuse qui éveillait en elle d'amers souvenirs.

Elle avait souffert ainsi, elle avait pleuré des larmes si corrosives que le sillon s'en était creusé dans ses joues. Pourtant, les années avaient passé, elle était encore debout. Mais que la vie était rude !

Ses yeux superbes, qui, dans leur printemps ensoleillé, n'avaient pu vaincre l'égoïsme du baron de Thiéblemont, et dont trente ans de claustration avaient amorti l'éclat, s'élevèrent vers le Christ décharné pendu sur le mur blanc de la cellule.

C'était l'image du renoncement et de la douleur dans sa plus sinistre réalité.

— Seigneur ! pria la religieuse, soyez plus généreux pour cette enfant que vous ne l'avez été pour votre pauvre servante Elisabeth !... Laissez tomber sur elle vos suprêmes bienfaits : la foi... la paix... l'oubli !...

Voici plusieurs années que le succès de Camille Landey n'est plus une affaire de mode. Classé parmi les artistes de valeur, il travaille par boutades : son pinceau trahit une sorte de lassitude.

Il semble que l'inspiration qui lui vient de sa jeune femme, belle, coquette et capricieuse, n'a plus le souffle noble et pur de son espérance éteinte... misérablement éteinte par sa faiblesse.

Chez les Dames de la Compassion, une âme chrétienne et résignée, attend dans une mélancolique sérénité la réalisation bien lente à se produire, du vœu charitable d'Elisabeth de Vancourt.

FIN.

## NOS GRAVURES

### Sydney

Sydney, capitale de la colonie anglaise de la Nouvelle-Galles du Sud et chef-lieu du comté de Cumberland, compte aujourd'hui 150,000 habitants environ. Le port est un des plus beaux du monde : il est éclairé par deux phares et divisé en deux parties, l'une destinée aux navires de guerre, l'autre aux bâtiments de commerce qui peuvent s'amarrer à quai tout chargés. Presque tout le commerce de la Nouvelle-Galles est concentré au Port-Jackson ; ce commerce a atteint son apogée depuis la découverte des placers australiens. Après l'or, le produit d'exportation de la colonie le plus important est la laine, dont on expédie annuellement plus de 10 millions de kilogrammes.

L'industrie en tout genre a atteint à Sydney, dans ces dernières années, un développement dont on n'avait pas l'idée en Europe, et surtout en France. Les chantiers de construction de Sydney livrent annuellement à la marine environ deux cents navires.

L'industrie agricole du territoire de Sydney présente des résultats non moins surprenants. La beauté de son climat et la fécondité de son sol ont fait surnommer cette ville le *Jardin de l'Orient*.

La ville, située sur le revers de deux coteaux, est traversée dans toute sa longueur par un ruisseau dont les eaux contribuent à la propreté et à la salubrité de la cité. Sa position élevée, son port magnifique, ses quais, ses magasins et l'ensemble de ses édifices lui donnent un aspect imposant.

Ses rues, bordées de maisons bien bâties, sont régulières, garnies de trottoirs, éclairées au gaz ou à l'électricité et sillonnées par de nombreux équipages, voitures et omnibus. Les magasins y ont la même élégance qu'à Londres et à Paris. Bref, cette ville, située presque aux antipodes de la métropole, est le produit le plus surprenant de la civilisation moderne, et pourtant elle devait à son origine servir de réceptacle aux membres les plus gangrenés de la société anglaise. La puissance de l'industrie, l'activité du commerce ont modifié ce plan ; depuis 1841, Sydney ne reçoit plus de *convicts* (forçats). Parmi les édifices de la capitale de la Nouvelle-Galles du Sud, nous citerons : la cathédrale St-André, l'Hôtel-de-Ville, qui a coûté cinq millions, les casernes, le collège, les écoles protestantes et catholiques, le musée, le théâtre, le palais du gouverneur. Mentionnons encore quelques beaux établissements de typographie, où s'impriment des journaux qui ne laissent rien à désirer.

### Une grue monstre

On sait que le chemin de fer du Nord a l'intention d'établir un système régulier de traverse, pour les chars, de Québec à Lévis ; la grande difficulté qui s'est toujours présentée, c'était la marée d'abord, puis la glace. C'est pour obvier à ces obstacles qu'on a décidé de tenter l'emploi d'une grue monstre, représentée dans nos gravures.

La marée, à Québec, est très forte et crée un courant qui atteint jusqu'à sept et huit milles à l'heure ; lorsque le fleuve est couvert de glaces flottantes de deux à quatre pieds d'épaisseur, il est impossible à un vapeur d'aborder le quai autrement que de côté, et contre le courant. C'est cette circonstance qui a empêché de se servir d'un plan incliné.

Avec le système proposé, le vaisseau approchera aussi près que possible du quai, et alors la grue, qui peut s'avancer jusqu'à 32 pieds en dehors du quai, ira

prendre une charpente dans lequel on fera entrer le char.

La grue, au lieu de tourner, comme font généralement les constructions de cette nature, sera retirée en arrière jusqu'à ce que cette charpente et le char qu'elle contiendra se trouve en correspondance avec la voie au-dessous ; l'opération, paraît-il, ne prendra pas plus d'une minute et demie.

La machine est de force à soulever un poids de 85 tonnes.

Les plans ont été préparés par M. Davis, ci devant chargé de la direction des ateliers des chemins de fer du gouvernement, et actuellement surintendant du chemin de fer du Nord. La gravure est reproduite du *Scientific American*.

### La mort du premier-né

Il est poignant, le tableau ! En art, il ne faut pas abuser de la *sensiblerie*. Il est toujours facile et trop facile d'émouvoir avec la mort d'un enfant. Mais ici, une impression tragique sort de cette toile de M. Penfold, si admirablement et si simplement composée et peinte avec une sobriété remarquable.

Il est mort, le premier-né, la joie de l'humble chaumière bretonne. On l'a couché, couronné de roses blanches, dans le drap blanc, les mains croisées sur sa petite poitrine et ses pieds chaussés de ses beaux souliers des dimanches, qu'il était si fier de porter. Il repose près du grand lit breton à rosaces et à colonnettes de bois, qui sert à la fois de couche et d'armoire. Auprès de lui la mère pleure, devant l'assiette de faïence où l'on a mis une branchette verte dans l'eau bénite.

La ferme est vide, silencieuse, morne. Le rouet se tait, la cheminée est froide, le Christ est muet sur la muraille blanche. Ecrasée près du petit cadavre, l'aieule prie, ses vieilles mains comme emprisonnées dans le chapelet à gros grains. Quel écrasement dans cette figure immobile sous la coiffe blanche ! C'est donc elle qui devait survivre à ce petit, dont la brouette de bois traîne encore sur le sol de la ferme ?

La mort est là ! La vie se traduit seule par cette lumière qui entre, au fond, par la petite fenêtre ouverte—soleil ironique éclairant ce deuil—et par ses petits poussins aussi qui picotent et pépient auprès de la poule—leur mère, une mère qui a, auprès d'elle, toute sa couvée !

L'impression de cette toile est saisissante, et les détails en sont exquis. L'aieule est belle, la jeune mère charmante. Où est le père ? Il s'occupe quelque part, au loin, des atroces funérailles, pendant que la chandelle, avec sa flamme blafarde, brûle, dans le chandelier de fer, à côté du corps du pauvre petit.

Je l'ai vue, cette ferme bretonne, avec son lit sculpté, ses images, son rouet, ses femmes aux coiffes blanches, pareilles à des religieuses. Mais, Dieu merci, l'espèce de cierge improvisé n'y brûlait pas, comme dans le navrant et remarquable tableau de M. Penfold. La fermière souriait, le premier-né courait à terre avec les poussins, le dernier-né se pendait au sein nourricier de la mère ; au lieu de branchette bénie, c'est quelques sous que je laissais tomber dans l'assiette en faïence pour payer le cidre clair et cet adieu en français dont la bretonne ne comprenait que le dernier mot : —Pour les petits. Pour des *bonbons* !

Et j'ai besoin de revoir par la pensée la ferme heureuse, gaie, les petits bien en vie, après avoir bien contemplé l'œuvre poignante et la scène si cruellement vraie du peintre.

M. B.

### Les aérostats de l'armée

Les grandes manœuvres de l'armée ont démontré que l'armée française, si calomniée depuis quelque temps, n'est pas si désorganisée que l'on pourrait croire.

Il y a à constater, au contraire, une somme de travail très fructueuse. Mais ce n'est pas seulement toujours dans ces démonstrations militaires que l'on peut juger du travail des officiers ; les applications des sciences dans les grands établissements techniques de France se poursuivent avec la plus grande activité.

Nous en montrerons un détail aujourd'hui par la scène du gonflement et de l'ascension d'un ballon de guerre à Meudon, où se trouve une installation complète pour la fabrication et l'étude des aérostats, ateliers de couture, usine à gaz, etc.

La gravure représente une ascension captive un peu avant le départ du ballon et au moment où s'attache un cône gonflé dont nous ne pourrions préciser l'usage, mais dont l'aspect est rigoureusement exact. Le cône est attaché à la partie supérieure de la nacelle ; à sa base sont appendues des lames de plomb. Une fois attaché, l'ascension se fait et des expériences téléphoniques commencent. Puis, lorsque les observations demandées sont faites, le cône, sur un ordre venu d'en bas, se détache et, grâce aux lames de plomb, retombe presque verticalement à quelques mètres de son point de départ.

Comme nous le disions plus haut, nous ne pouvons donner d'explications techniques de ce sujet ; nous avons voulu simplement attirer l'attention sur le génie

militaire français si consciencieux, se livrant sans bruit à de patients labeurs qui, il faut bien l'espérer, au jour venu, amèneront de précieux résultats.

### DE TOUT UN PEU

La place de geôlier des prisons du district de \*\*\*, devenue vacante, excita l'envie de nombreux solliciteurs, l'opinion générale étant qu'on y faisait de belles affaires et que la paille et la soupe s'y payaient fort cher. Le nouveau titulaire fut cependant un peu déçu dans ses prévisions pendant les premiers mois. Le nombre des honnêtes gens augmentait-il dans la contrée ? je ne sais, mais ce qu'il y a de certain, c'est que les prisonniers y devenaient excessivement rares.

La femme du geôlier, qui ne voulait pas avouer le fait pour ne pas satisfaire la jalousie des nombreux postulants qui n'avaient pas eu la même chance que son mari, disait toujours que les affaires n'allaient pas mal.

Une de ses parentes lui demandait un jour : — Voyons, cousine, êtes-vous contente de votre nouvelle position ?... avez-vous bien des prisonniers à présent ?

— Eh bien, voilà, dit-elle ingénument, nous n'en avons que quatre ; mais il faut espérer que lorsque nous serons un peu plus connus, nous en aurons davantage.

—o—

Il y a plusieurs années, en Angleterre, un procès criminel attira l'attention publique. L'accusé était un gentleman riche, bien né, parfaitement honorable, qui avait assassiné en plein jour, devant un peuple de témoins, un saltimbanque dans l'exercice de ses fonctions.

Devant le jury, il se contenta, pour sa défense, de dire à peu près ce qui suit :

— J'avais une fille unique, ma seule passion en ce monde, ornée des charmes et des vertus de son âge. Elle me fut enlevée par des saltimbanques, et, malgré de longues et incessantes recherches, il me fut impossible de retrouver ses traces. Le jour du crime dont on m'accuse, je m'étais rapproché machinalement d'un faiseur de tours qui travaillait au milieu d'une foule assemblée. Un enfant de neuf ou dix ans faisait ses exercices sous sa direction.

— Je tressaillis, une émotion indicible s'empara de moi. Dans cette petite bohémienne, j'avais reconnu ma fille. Je m'avançai vers elle, les bras étendus, les larmes aux yeux, ne pensant point au misérable qui me l'avait enlevée, quand j'entendis sortir de ses lèvres, jadis si pures, un affreux blasphème et une obscénité. A ce cri, qui me révélait la dégradation de ma malheureuse fille, tout mon sang me monta au cerveau ; je me retournai vers le saltimbanque qui ricanait derrière moi, et, lui sautant à la gorge avec une force décuplée par la rage, j'étranglai de mes deux mains le scélérat qui avait tué l'âme de ma fille ! Voilà mon crime. Je ne sais si quelques-uns de vous me condamneront pour l'avoir commis ; mais ce que je sais, c'est que ceux-là, s'il en est, n'ont jamais eu d'enfants."

Après cinq minutes de délibération, le jury rendit un verdict unanime de non-culpabilité, et l'auditoire éclata en applaudissements.

—o—

En vue d'un prochain mariage, un propriétaire avait transporté tous ses biens à des exécuteurs, dans le but, disait-il, de se mettre dans l'impossibilité de les dissiper ; mais comme une pareille cession avait pour effet de priver la femme de son douaire, le juge Toyer, de Philadelphie, a déclaré que cet acte n'était pas valide.

—o—

Au bureau de poste.—Un philanthrope fait cirer ses chaussures par un jeune Arabe de la localité. Naturellement, il engage la causerie :

— Vas-tu à l'école ?

— Non, monsieur.

— Es-tu fort en chiffres ?

— Sais pas.

— Eh bien, si j'ai dix sous et que je t'en donne cinq, combien m'en restera-t-il ?

— Ce n'est pas comme cela que je compte, moi. Si je cire vos chaussures pour cinq sous, et que vous ne payez pas, je vous suis et vous jette pour dix sous de vase dans le dos.

Le monsieur n'a pas attendu que l'autre botte fut cirée.

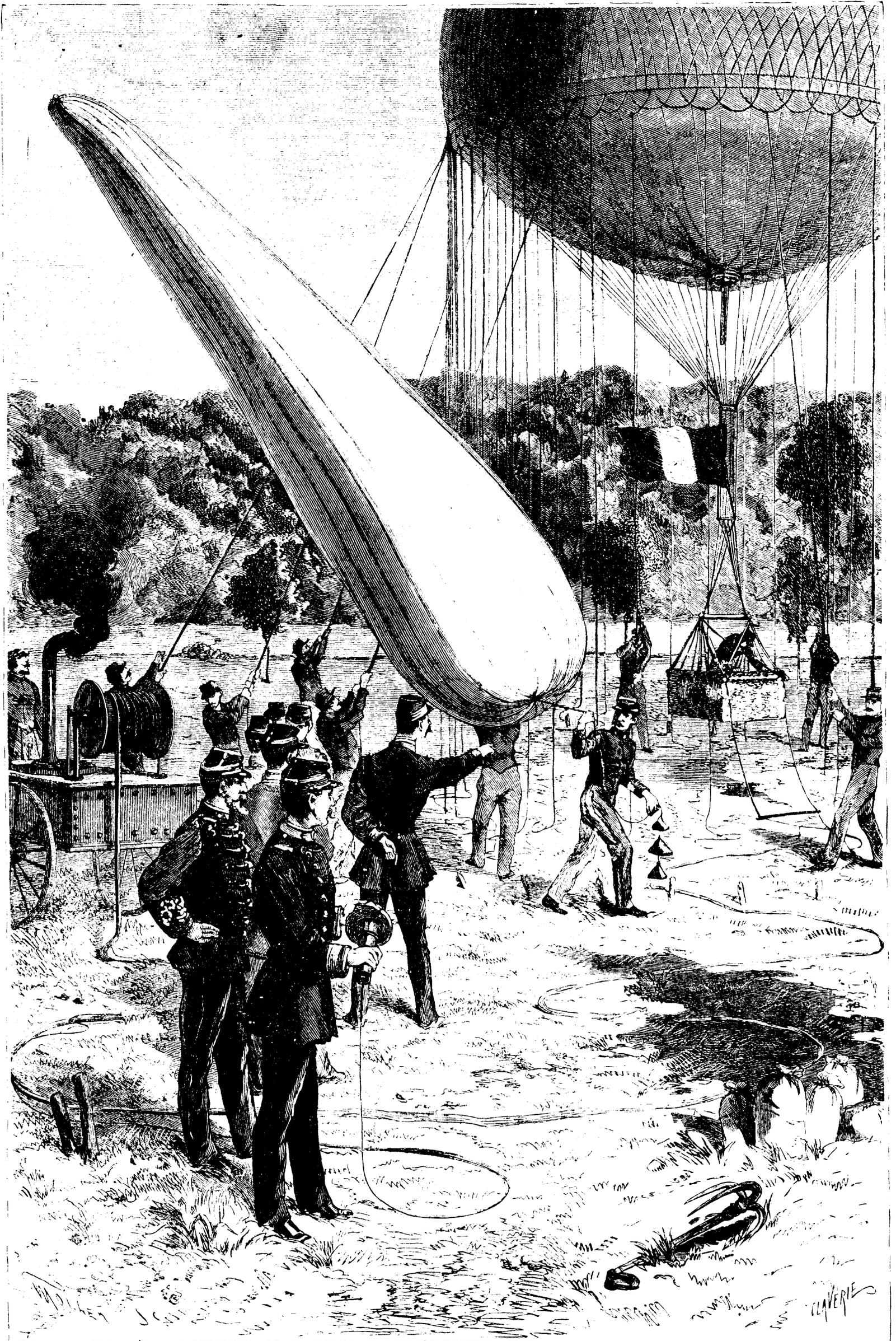
—o—

Le témoignage suivant est d'une assez grande importance pour nous permettre de le reproduire :

Bureau du Chef de Police,  
Hamilton, Ontario.

— C'est pour moi un plaisir de dire que j'ai fait usage de l'Huile de St-Jacob pour une entorse qui me faisait souffrir horriblement. Ma position ne me permettant pas de tenir le lit longtemps, j'employai le remède le plus prompt, et cette huile a agi comme un talisman. Aussi, je m'empresse de le recommander à mes amis.

" A. D. STEWART,  
" Chef de Police."



FRANCE—LES AÉROSTATS MILITAIRES—EXPÉRIENCES TÉLÉPHONIQUES A MEUDON, PRÈS PARIS

## NOUVELLES DIVERSES

—On a réussi à poser le câble télégraphique " sous-marin," entre Québec et Lévis.

—L'Allemagne et la France sont en voie de conclure un traité spécial relativement aux droits d'auteur.

—Il est probable que les élections générales de Manitoba auront lieu en décembre.

—Il sera probablement présenté un nouveau bill concernant le tabac, à la prochaine session fédérale.

—L'hon. Isaac Burpee a donné \$200 pour être distribuées en prix dans les écoles publiques.

—Il paraît qu'un bon nombre de faux billets contrefaits de banques américaines sont en circulation actuellement.

—La ville de Lyon, France, vient de construire un véritable palais pour sa faculté de médecine; il a coûté sept millions de francs.

—Le département des travaux publics demande des soumissions pour la construction d'un brise-lames, à l'entrée de la baie Saint-Pierre. Les soumissions seront reçues jusqu'au 12 décembre.

—La ville de Cincinnati est menacée d'une épidémie de petite vérole. On y demande instamment la réorganisation du service sanitaire. Les journaux disent que la ville est très sale et très insalubre.

—Le musée de Cluny, de Paris, va prochainement offrir une nouvelle curiosité. C'est une salle où l'on verra la collection des chaussures de tous les temps et de tous les pays, recueillies par Jules Jacquemart.

—On télégraphie de Liverpool que le steamer *Winton*, parti de la mer Noire avec une cargaison de grains, a sombré sur la côte de France, et que trente personnes ont perdu la vie.

—Le sacre du nouvel archevêque de Halifax aura probablement lieu dans la cathédrale Sainte-Marie de cette ville. Mgr O'Brien, l'archevêque élu, ne viendra en cette ville que lorsque la bulle du pape sera arrivée. On l'attend dans quelques jours.

—Le vapeur *Wearmouth*, allant de Québec à Londres, avec un chargement de bois, s'est échoué la semaine dernière pendant une violente tempête de neige, au nord des îles de la Magdeleine, et le capitaine ainsi que 15 matelots ont été noyés.

—Les commissaires du havre de Montréal ont présenté un mémoire au gouvernement, dans lequel ils exposent l'importance d'améliorer davantage la navigation sur le Saint-Laurent, en creusant encore de deux pieds et demi le nouveau chenal, ce qui lui donnerait une profondeur de 27½ pieds. Les travaux dureraient cinq ans.

—Les Français préparent une nouvelle expédition de 900 hommes qui iront châtier les meurtriers des membres de l'expédition du colonel Flatters. Ils se proposent de couper toute communication avec les tribus des Touarick, dans le Sahara. L'attaque se fera dans le courant de l'année prochaine.

—Richards, l'assassin de Joseph Jackson, qui devait être exécuté à Sweetburg, vendredi dernier, s'est coupé la gorge quelques heures avant l'exécution, malgré la surveillance dont il était l'objet, à l'aide d'un petit canif qu'il avait réussi à dissimuler dans la doublure de son paletot. Il a expiré à 4 heures et un quart du matin.

—Les ouvriers occupés aux terrassements de l'embranchement St-Charles (Bellechasse), ont trouvé à une centaine de verges de la Côte des Pères, trois squelettes humains, un tronçon d'épée et un boulet. Les squelettes étaient enfouis à trois pieds sous terre. Un des crânes était parfaitement conservé.

**La Consommation guérie.**—Depuis 1870, le Dr Shearer a donné, par l'entremise de ce bureau, les moyens de guérison à des milliers de personnes affectées de cette maladie. La correspondance devenant trop volumineuse, j'ai dû lui venir en aide. Il a été obligé, par la suite, de l'abandonner complètement, et il m'a remis la recette de ce simple remède végétal, découvert par un missionnaire aux Indes, qui est si puissant à guérir la consommation, les bronchites, l'asthme, le catarrhe, les maux de gorge et autres maladies des poumons; c'est aussi un remède certain contre la débilité générale. Ses propriétés curatives ont été prouvées dans des milliers de cas, et mû par le désir de soulager mes semblables affectés de ces maladies, je me fais un devoir de le faire connaître à tout le monde. Sur réception d'un timbre-poste et d'un numéro de ce journal, je vous enverrai à votre adresse, franc de port, la recette de ce remède avec toutes les descriptions, en français, en anglais et en allemand. — W. A. NOYES, 148, Power's Block, Rochester

## UN MAGNÉTISEUR DE CHIENS

La police de Paris a arrêté dernièrement un singulier personnage qui, au milieu d'un cercle énorme de badauds, magnétisait un chien, sur le boulevard Beaumarchais.

Ce personnage était un docteur hollandais, de la Faculté de Maëstricht, nommé Van den Rican, qui a passé toute sa vie et dépensé, paraît-il, une petite fortune à faire des expériences tendant à développer l'intelligence des animaux. Le docteur Van den Rican est de ceux qui croient à l'esprit des bêtes, et il n'a peut-être pas tout à fait tort; mais il pousse cette opinion à l'extrême et prétend arriver à causer librement avec les animaux dont il a fait l'étude toute sa vie.

\* \*

Il y a quelques années, il avait établi aux environs de Waals (Limbourg hollandais) toute une école d'animaux. Disciple fervent de Lavater et de Gall, il prétendait développer sur la tête de ses pensionnaires les bosses, qui, d'après les théories phrénologiques, sont le siège de tous les sentiments, de tous les instincts, de toutes les passions. Il avait inventé un appareil qu'il adaptait à la tête des malheureuses bêtes, et par lequel, après les avoir trépanés, il grossissait progressivement certaines parties de leur crâne, espérant faire ainsi à son gré des chiens et des chats voleurs, danseurs, joueurs, etc...

\* \*

Comme, malgré les énormes bosses qu'il faisait pousser sur la tête des pauvres animaux, les résultats obtenus ne le satisfaisaient pas, il pensa qu'il fallait augmenter la dose de phosphore que contenait leur cervelle. Cette fois, malgré les précautions prises par le docteur, il n'arriva qu'à les faire mourir au milieu d'atroces souffrances; si bien que les habitants de Waals, ennuyés des hurlements continuels qui partaient de la maison du docteur Van den Rican, portèrent plainte au bourgmestre, et que la continuation de ses expériences fut interdite.

Le docteur quitta la Hollande et vint à Paris, où il essaya de recommencer ses tentatives. Ce qu'il a tué de chiens, de chats, de lapins et d'oiseaux de diverses sortes, est incroyable.

Il arriva comme tout le monde à avoir des chiens qui jouaient aux dominos, et des lapins qui battaient du tambour, mais tout cela sur un signe du maître, et jamais de leur plein gré et pour leur plaisir.

Renonçant alors à la phrénologie animale, Van den Rican voulut essayer du magnétisme et de l'hypnotisme. Il inventa de nouveaux appareils pour fixer les regards des animaux sur la lame brillante qui devait les endormir. Malheureusement, sa fortune était épuisée, et il dut renoncer à l'achat des *objets* nécessaires à ses travaux.

Il se mit alors à parcourir les rues, magnétisant les animaux qu'il rencontrait sur son chemin, et obtenant de temps à autre pour résultat des coups de griffes des chats ou des morsures des chiens agacés par ses passes.

\* \*

L'autre jour, ayant aperçu sur la place de la Bastille un lévrier grêle et nerveux, qui lui avait paru éminemment propre à ses expériences, il le suivit le long du boulevard Beaumarchais en lui lançant le fluide à pleines mains.

\* \*

Le chien, terrifié, prit la fuite. Le docteur, heureux de l'influence qu'il exerçait, redoublait ses passes en courant, si bien que le maître de l'animal finit par se fâcher et qu'à la suite d'une querelle, pendant laquelle le magnétiseur essaya en vain de prouver sa puissance fascinatrice, les agents conduisirent au poste le célèbre docteur Van den Rican.

\* \*

Comme il était muni de papiers fort en règle et qu'à part sa singulière manie on n'a rien à lui reprocher, il a été laissé libre de regagner son domicile, 148, rue de Puébla, après promesse toutefois de ne plus magnétiser les animaux en public!...

**\$200 de récompense.**— Cette récompense sera payée à quiconque donnera des informations pour la découverte et la conviction des personnes vendant des Amers de Houblon falsifiés, contrefaits ou imités, ou toutes autres préparations avec le mot de *Houblon*, en vue de frauder le public. Les véritables Amers de Houblon ont une gerbe de houblon vert imprimée sur le blanc de l'étiquette, et sont les seuls purs et le meilleur remède contre les maladies du foie, des rognons et du système nerveux. Méfiez-vous de toutes les autres préparations annoncées dans les journaux comme étant les "Amers de Houblon." Quiconque débitant aucune contrefaçon sera poursuivi.—Compagnie manufacturière des Amers de Houblon, Rochester, N.-Y.

## Fatigué de souffrir !

M. Hymen, propriétaire du magasin No 102, rue J..., Sacramento, Col., se trouve très heureux en ce moment. Pendant de longues années la vie lui était à charge; il appelait la mort pour mettre un terme à ses souffrances. Atteint d'un rhumatisme qui le tenait cloué sur un lit de douleurs, il endurait le martyre. L'existence pour lui n'était plus qu'un fardeau. Pour lui, plus de plaisirs, plus de bonheur. Doué, comme tous les autres hommes, de l'instinct de sa conservation, il s'adressa à la science, il consulta les meilleurs médecins. Après une foule d'essais, après avoir employé tous les remèdes capables d'apporter du soulagement dans les cas rhumatismaux, la maladie demeura dans le même état, les résultats furent nuls. M. Hymen, qui compte beaucoup d'amis, en rencontra un qui lui parla d'un nouveau remède qui a acquis une grande célébrité, remède infailible, selon le rapport de la presse en général et de tous ceux qui en faisaient usage. M. Hymen n'ajouta pas foi à ce que lui disait son ami, mais pour ne pas le désobliger il acheta une bouteille d'*Huile de St. Jacob*, en fit usage et obtint, au bout de quelques jours, les résultats les plus satisfaisants. Cette cure est presque miraculeuse, car les douleurs rhumatismales qu'éprouvait M. Hymen étaient considérées comme incurables. Le témoignage de ce monsieur, accompagné de celui du capitaine O. O. Laraway, son voisin, qui se trouvait dans le même cas, ont converti une foule d'incrédules; ces témoignages ont été la cause que des milliers de bouteilles de l'*Huile de St. Jacob* se sont vendues dans l'espace de quelques jours.

*Union Record*, Sacramento, Col.

## Décès

En cette ville, le 26 courant, à l'âge de quatre ans, Alfred-Irénée, enfant de M. J.-A. LePailleur.

## LES ÉCHECS

Montréal, 30 novembre 1882.

Adressez les communications concernant ce département à O. TREMPÉ, 698, rue Saint-Bonaventure.

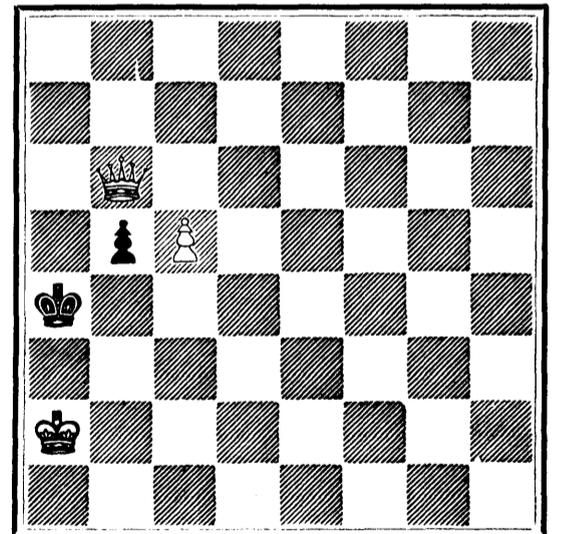
## SOLUTIONS JUSTES :

No. 336. — MM. E. Legault, Ottawa; N. P., Sorel; H. Lupien, J. Maurien, L. Dargis, M. Lafrenais P. Fabien, Montréal; V. Gagnon, O. Pigeon, S. Tudiou, Québec; Un ami, Saint-Hyacinthe; Albert, St-Georges (Beauce); N. H. Guérin, Pointe-Lévis; F. Gingras, Trois-Rivières; L. O. P., Sherbrooke.

## PROBLEME No. 337.

Composé par M. SAMUEL LOYD.

NOIRS.—2 pièces.



BLANCS.—3 pièces

Les Blancs jouent et font mat en 3 coups

## SOLUTION.—No. 335.

Blancs.	Noirs.
1 F pr. P (5e C)	1 P pr P
2 D 8e D	2 Ad libitum
3 D fait échec et mat	
	Si :
2 D 4e R	1 F pr. F
3 D fait échec et mat	2 ?
	Si :
2 F 3e F ou 2e D	1 F 7e C ou 8e F
3 D pr. P échec et mat.	2 P 5e C
	No. 336.
	1 F 4e R
	2 P fait C échec et mat.
	Si :
	1 R pr. C
	1 T pr. P ou T pr. C
	2 C 4e F D ou D 8e T R échec et mat.

VARIÉTÉS

Entre petits garçons :
—On dit un pendu, n'est-ce pas ?
—Oui.
—Et la femelle d'un pendu, comment ?
—Une pendule.

Petite trouvaille.
Puisqu'on dit qu'un avocat est un homme de robe, on peut dire qu'une femme-médecin est une femme de pantalon.

En police correctionnelle :
—Prévenu Alphonse, que faisiez-vous ?
—Des victimes, mon président.
—Ne vous moquez pas de la justice !
Je vous demande quelle est votre profession.
—Caissier pour Dames.

—Entendu chez un barbier trop loquace :
—Comment monsieur désire-t-il que je le rase ?
—Sans desserrer les dents.

Un écho du palais de justice :
—Est-il laid ce juge qui t'a condamné à dix piastres ?
—Mais non je ne le trouve pas mal... il a les yeux fendus en amandes (amendes.)

Dialogue :
Le provincial.—Venez-vous vivre chez nous ? c'est un pays béni.
Le Parisien.—Comment béni ?
Le Provincial.—Tout le monde y meurt de vieillesse.
Le Parisien.—Vous n'avez donc pas de médecins ?

—Et X... se battra-t-il ?
—Non.
—Pourquoi ?
—Il est propriétaire.
—Qu'est-ce que cela fait ?
—Il refuse toutes les réparations.

Dans le monde :
—Henri, ta femme est ravissante ce soir ! Quel âge a-t-elle donc maintenant ?
—Va le lui demander toi-même ; ce soir, elle doit avoir dix ans de moins.

Deux mères causent en wagon :
—Il a absolument promis mariage à ma fille.
—Et quelle est sa profession ?
—Aéronaute.
—Alors, il lui a donné une parole en l'air.

“ La femme est, évidemment, un être inférieur. Ce n'est qu'après l'avoir faite, au bout de six jours de création, que le bon Dieu s'est reposé... On sent la fatigue.”

BREVETS

Nous continuons à agir comme agents pour l'enregistrement des brevets, caveats, marques de commerce, droits d'auteurs, etc., pour les Etats-Unis, le Canada, l'Angleterre, la France, l'Allemagne et autres pays. Nous comptons 36 ans d'expérience.

L'examen des modèles ou des dessins, etc. Avis par poste, gratuit.
Le Scientific American mentionne les brevets que nous avons obtenus. Ce journal fait autorité. Sa circulation est très grande. Le privilège d'être cité dans ses colonnes est très apprécié par les inventeurs.

Ce grand journal illustré est publié toutes les semaines et ne coûte que \$3.50 pour l'abonnement d'un an. Cette feuille est complètement dévouée aux sciences, aux inventions et à la mécanique. Ce genre de journal ne se publie dans aucun autre pays.

Il est en vente chez tous les marchands de journaux. Le numéro se vend 10 centins, expédié franco.

Brochures concernant les brevets sont adressées franco.

S'adresser à MM. MUNN & CIE., éditeurs du Scientific American, 261, Broadway, New-York.



LE GRAND REMÈDE ALLEMAND POUR RHUMATISME,

La Névralgie, Sciaticque, Lumbago, le Mal de Reins, Douleurs de l'Estomac, la Goutte, l'Esquinancie, Inflammation du Gosier, Enflures, Douleurs, Brûlures, Echaudements, Douleurs générale du Corps, et pour le Mal de Dents, d'Oreilles, pour Pieds et Oreilles Glacés, et pour toutes autres Douleurs et Maux.

Aucune préparation sur la terre est égale à l'Huile St. Jacob comme remède externe sain, certain, simple et bon marché. L'essai coûte peu, seulement la petite somme de 50 cents, et tous ceux souffrants de douleurs peuvent avoir une preuve positif du mérite que cette médecine réclame.

Les directions sont publiées dans onze langues différentes.

Vendue Par Tous Les Drogulstes Et Commerçants De Medecines.

A. VOGELER & CIE., Baltimore, Md., U. S. A.

LA POUDRE ALLEMANDE

SURNOMMÉE



NE FAILLIT JAMAIS ET EST

Vendue chez tous les Epiciers respectables



Chemin de Fer Intercolonial

1881—Arrangements d'Ete—1882

A partir du 3 JUILLET 1882, les trains directs à Passagers partiront tous les jours (Dimanches exceptés), comme suit :

Table with 2 columns: Destination and Time. Includes routes to Rivière-du-Loup, Cacouna, Trois-Pistoles, Rimouski, Little Métis, Métapédia, Campbellton, Dalhousie, Bathurst, New-Castle, Moncton, Saint-Jean, and Halifax.

Ces trains viennent en connexion à la Pointe-Lévis avec les trains du Grand-Tronc partant de Montréal à 10 heures p. m., et à Campbellton avec le steamer "St-Lawrence," partant les mercredis et samedis pour Gaspé, Percé, Passébiac, etc.

Les trains pour Halifax et St-Jean vont directement à leur destination le dimanche. Le char Pullman qui part de Montréal le Lundi, le Mercredi et le Vendredi, va directement à Halifax, et celui qui part le Mardi, le Jeudi et le Samedi, va directement à St-Jean.

Des BILLETS D'EXCURSION A PRIX REDUITS, par chemins de fer et par steamer, peuvent être obtenus pour tous les points du bas du fleuve Saint-Laurent, Macapédia, Rasticochu, Baie des Chaleurs, Gaspé, Ile du Prince Edouard et tous les points des Provinces Maritimes.

Pour ce qui regarde les prix de passage, le taux du fret, les arrangements des convois etc., des informations complètes seront données par

G. W. ROBINSON, Agent des Passagers et du fret pour la division de l'Est, No. 136, rue Saint-Jacques (en face du Saint-Lawrence Hall) Montréal.

D. POTTINGER, Surintendant-en-Chef. Moncton, N.-B., 1er

BULLETIN MENSUEL DU Bureau de Poste de Montréal NOVEMBRE 1882

Table with 3 columns: Distribuees, DÉPÊCHES, Fermées. Lists various routes and times for mail services.

A) Sacs pour Char Palais ouverts jusqu'à 8.45 heures a.m. et 9.15 p.m. (B) Sacs pour Char Postal ouverts jusqu'à 9.00 heures p.m.

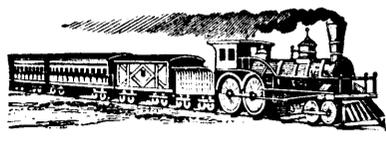
LACOSTE, GLOBENSKY & BISAILLON, AVOCATS, No. 11, Cote de la Place-d'Armes. MONTRÉAL

ALEX. LACOSTE, C.R.L.L.D. BENJ. GLOBENSKY, C.R.F. J. BISAILLON, B.C.L. T. BROSSEAU, L.L.B.

LORGE & CIE. 21, RUE SAINT-LAURENT

Tiennent une spécialité de Chapeaux de Soie de Feutre qu'ils fabriquent eux-mêmes.

70 CARTES DE VISITES avec votre nom. — En 100 caractères nouveaux, nouveaux genres, par des artistes: Bouteils, Cigares, Chromos, Voyages, etc., tous différents. Livre d'échantillons complet pour agents, 25c. Grande variété de Cartes d'Annonces. Diminution pour la commerce et les imprimeurs. 100 Échantillons de Cartes d'Annonces de Pastasrie, 50c. Adresse: STEVENA & BROS., boîte 23, Northford St.



CHEMIN DE FER INTERCOLONIAL

AVIS

Les trains spéciaux de PETIT METIS continueront leur service les lundis 4 et 11 septembre, et le dernier de la saison, jeudi 14, à 7.30 heures A.M. Ces trains arrêteront à Rimouski, Bic, Cacouna, Rivière-du-Loup, etc., pour recevoir les voyageurs, se reliant à La Chaudière avec le convoi du Grand Tronc, et à Québec avec le "train éclair" du chemin de fer du Nord, arrivant à Mont éal à 9 heures P.M., ainsi qu'avec les bateaux de la Compagnie du Richelieu qui partent de Québec pour Montréal à 5 h. P.M.

Pour billets, tableau des heures de départ et d'arrivée et plus amples renseignements, s'adresser aux bureaux du chemin de fer Intercolonial, No. 136, rue St-Jacques (en face du St-Lawrence Hall), Montréal. D. POTTINGER, Surintendant en chef. G. W. ROBINSON, Agent pour les passagers et le fret. Section Est. Montréal, 28 août 1882.

Mousseau, Archambault & Lafontaine, AVOCATS,

No. 7, RUE ST-JACQUES (AU SECOND) MONTRÉAL Hon. J. A. MOUSSEAU, J. L. ARCHAMBAULT, B.C.L. C.R. et M.P., Sec. d'Etat. P. E. LAFONTAINE, L.L.D.

"L'OPINION PUBLIQUE"

On peut s'abonner pour 6 mois ou un an en s'adressant au No. 7, de la rue Bleury. La nouvelle administration a fait un choix de collaborateurs recrutés dans tout ce que la Province a de meilleur comme écrivains. L'abonnement n'est que de \$3.00 par an.

LA COMPAGNIE

LITHOGRAPHIQUE - BURLAND (LIMITÉE)

CAPITAL ..... \$200,000

ELECTROTYPERS, LITHOGRAPHES, IMPRIMEURS, GRAVEURS, EDITEURS, ETC., ETC.

3, 5, 7, 9 & 11, RUE BLEURY

MONTRÉAL

Cette compagnie, possédant un capital plus élevé qu'aucune autre Compagnie Lithographique du Canada, se trouve par sa position financière et le matériel considérable qu'elle possède, capable d'entreprendre l'exécution de toutes espèces d'ouvrages dans les diverses branches d'industrie qu'elle exploite.

Un personnel considérable d'artistes lui permet de garantir la qualité de ses ouvrages.

Elle possède en outre :

- 12 presses à vapeur.
1 machine patenée à vernir les étiquettes.
1 machine électrique à vapeur.
4 machines à photographique.
2 machines à gravure photographique.
2 machines à enveloppe.

Aussi : Machines à perforer, à couper, à marquer, presse à relief pour enveloppes et têtes de lettres, presse hydraulique, etc., etc.

Toutes commandes pour la Gravure, la Lithographie, la Typographie, l'Electrotypie, etc., exécutées avec soin et à des prix modérés.

Éditeurs du CANADIAN ILLUSTRATED NEWS, du SCIENTIFIC AMERICAN et du PATENT OFFICE RECORD, et autres imprimeurs de L'OPINION PUBLIQUE.

Toutes commandes par Poste promptement exécutées.

G. B. BURLAND, Gérant.